

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 355.—SAMEDI, 21 FEVRIER 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



QUEBEC.—MONUMENT JACQUES CARTIER-BRÉBÉUF, ÉRIGÉ A QUÉBEC, LE 24 JUIN 1889, PAR LA SOCIÉTÉ SAINT JEAN-BAPTISTE

Photographie J. L. Beaudry—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 FEVRIER 1891

SOMMAIRE

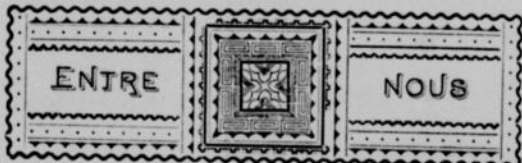
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Echos de la bohème canadienne, par le Dr R. Chevrier.—Les petites choses de notre histoire, par P.-G. Roy.—Poésie : Saut aux Deux-Frances, par J.-M. Amédée Denault.—Famille Sans-Nom, par G.-A. Dumont.—Parisiens et Canadienne, par Luciole.—Poésie : Limoulu, par W. Chapman.—La mort de l'honorable W. Windom.—Le monument Cartier-Brébeuf, par Une bouquineuse.—Les écrivains de toutes les littératures : M. l'abbé Laverdière.—Correspondance, par Hermance.—Une soirée à De Maisonneuve, par Un Patriote.—La source d'eau vive.—Maison Canadienne.—Le brigadier Tirefeu, par Folargon.—Carnet de la cuisinière.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Monument Jacques Cartier-Brébeuf, érigé à Québec le 24 juin 1889, par la société Saint-Jean-Baptiste.—Portrait de l'hon. W. Windom.—La Parisienne ; la Canadienne.—Le dénouement de la révolte des sauvages : les Indiens se rendant à la réserve faire leur soumission.—Vue de l'une des salles de pianos de MM. Laurent, Laforce et Bourdeau.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	3
7 ^{me} "	2
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



n s'amuse à Londres !

Deux enfants de la grande ville enfumée, jaloux sans doute des lauriers de Hervé, se sont mis en tête de composer un opéra-bouffe de leur cru et ont pris pour sujet "Jeanne d'Arc !"

Dans cette pièce, dont personne ne sera tenté, je crois, de leur disputer la paternité, Jeanne est une drôlesse, son frère un pas grand chose et Dunois un rien du tout.

Il y a foule tous les soirs au théâtre, la haute gomme et l'aristocratie se tordent de rire en écoutant les inepties que débitent les cabotins et cabotines, et trouvent très drôle qu'on ridiculise ainsi la plus grande héroïne de tous les temps.

Jeanne, la grande Jeanne, le patriotisme incarné, la vertu, le courage personnifiés ; Jeanne la sainte dont le nom fait courber tous les fronts ; Jeanne la guerrière dont la gloire fait pâlir celle des plus grands capitaines, la Française immortelle ; Jeanne d'Arc est livrée à la risée des

descendants des hommes d'épée qui tremblaient devant elle !

Un grand d'Angleterre, un lord, un noble dont les veines contiennent du sang royal, le duc de Bedford, applaudissait il y a un mois à ce scandale, à cette insulte faite à la plus chaste et à la plus noble des femmes !

Quelques jours après, on le trouvait étendu dans sa chambre, la tête trouée d'une balle.

Il s'était tué.

Et ce jeune homme, fabuleusement riche, d'une conduite royale dissipée, d'un désœuvrement princier, d'une morale ducallement relâchée, demandait dans son testament que l'on brûlât son cadavre.

Le duc de Bedford a été brûlé.

** Il existe dans l'histoire un autre duc de Bedford, qui fut régent d'Angleterre et l'ennemi mortel de la France au quatorzième siècle.

C'est ce même duc qui, battu en divers endroits par Jeanne d'Arc, se vengea odieusement de ses revers en achetant pour 1600 écus d'or l'héroïne faite prisonnière à Compiègne en 1430.

C'est ce duc de Bedford qui la livra aux juges bourreaux qui l'envoyèrent au supplice.

C'est lui qui fit brûler Jeanne.

"Ce crime, dit un historien, ne rétablit que momentanément ses affaires, et lorsqu'il apprit que son puissant allié le duc de Bourgogne se rapprochait du roi de France et allait signer avec lui le traité d'Arras, il fut tellement frappé des conséquences de cette réconciliation, qu'il en mourut quelques jours après, à Rouen, en 1435."

Remarquez qu'il mourut à Rouen, dans la ville où Jeanne d'Arc avait été brûlée, et n'est ce pas chose étrange que de voir près de cinq siècles plus tard un duc de Bedford brûlé à Londres, dans la ville où l'on cherche à ridiculiser la grande Jeanne ! Ne touchez pas à Jeanne d'Arc !

** Un soir dernier, me trouvant dans un club en compagnie d'un Français fraîchement débarqué, je le présentai à deux de mes amis qui lui firent le meilleur accueil du monde, et nous nous mîmes à causer d'une foule de choses.

Le nouvel arrivé traitait justement un point d'histoire ; il parlait de la mort du duc de Montmorency en 1632....

Comme il prononçait ce nom, un autre ami arriva.

—Montmorency ! dit-il brusquement en se laissant tomber sur un canapé, j'en arrive. Nous l'emportons de deux cents voix au moins.... Vous dites, monsieur, que Montmorency est mort pour nous ? Allez y voir comme moi, et si vous voulez attendre jusqu'au cinq mars, vous m'en direz des nouvelles.

—Pardou, monsieur, je ne vous comprends pas bien, mais je sais parfaitement que Cinq Mars aussi est mort....

—Cinq Mars, le boucher. Pas du tout, je le connais, il est bon, je vous le dis.

—Je n'y suis plus du tout, mais vous ne niez pas que c'est la faute de Richelieu si....

—Richelieu ! de sa faute ? Comment le savez-vous, attendez donc le vote. On est bon aussi, dans Richelieu....

Je faisais des signes désespérés à notre cousin de France ; il m'aperçut enfin et comprit qu'il devait changer de conversation et faire l'aimable.

—Ah ! messieurs, le beau pays que je viens de voir ces jours derniers dans la Beauce....

—La Beauce ! mais c'est mon comté, monsieur, dit un autre, silencieux jusqu'alors ; j'ai chéqué toutes les listes et je sais à quoi m'en tenir.

.... et j'y ai fait une belle chasse.

—Bellechasse ! ah ! Bellechasse, on ne sait pas, s'exclame un troisième, mais s'il donne la même majorité que la dernière fois je crois qu'Amyot....

—Amyot le poète, l'évêque ?

—Amyot poète, évêque ! pas du tout, il est avocat et colonel ; mais cela me ferait de la peine tout de même pour Faucher de Saint-Maurice.... Enfin, on saura tout cela dans la soirée du....

—Ah ! oui, à la Brunante, je l'ai lu, il y rappelle les souvenirs de Gaspé....

—Gaspé ! avez-vous des nouvelles de Gaspé ?

—Excusez moi, monsieur, je croyais qu'il était mort, mais je l'ai lu....

—Oui, vous l'avez lu dans les journaux, mais quel journal ? Si vous croyez tout ce que les journaux disent ! Ce n'est pas sûr que Gaspé soit perdu, mort comme vous dites.

** Mon compagnon ne savait plus quelle contenance prendre, il ne comprenait plus, ne saisissait pas un mot du sens des interruptions qu'il provoquait sans le savoir et était complètement ahuri.

Et comme un silence inquiétant se prolongeait et qu'on commençait à le regarder en dessous, je demandai brusquement à mon hôte :

—Eh bien, que dites vous de Québec, à quoi pensez vous ?

—A Champlain !....

—Champlain ! ce n'est pas la peine d'y penser, r prit le premier interlocuteur, on sait à quoi sans tenir.

.... dont le rôle a été certainement aussi important que celui de Jacques Cartier.

—Ça, c'est autre chose, Jacques-Cartier sera chaud, mais on a toujours des chances....

—Des chances dans Jacques-Cartier, crie un autre, je te parie la traite que nous l'avons.

—Alors, paie la tout de suite, ce sera aussi bien.

Le Parisien en comprenait de moins en moins et c'est d'un air lamentablement navré qu'il me prit à part pour me dire :

—Ah ça ! sommes-nous dans un club ou dans quoi ? Est ce que ces messieurs veulent se moquer de moi ?

—Pas du tout, mon cher ami, mais ils se figurent que vous voulez vous moquer d'eux.

—Comment ? je parle d'histoire de chasse, etc....

—Eh ! justement, vous croyez traiter ces sujets et on vous comprend tout autrement. Bellechasse, Montmorency, Gaspé, Champlain, Jacques Cartier sont des noms de comtés, de divisions électorales, si vous aimez mieux. Or, nous sommes en pleine fièvre électorale, personne ne s'occupe d'autre chose que de politique et chacun suppute les chances que son parti peut avoir aux élections qui auront lieu le 5 mars prochain. Du moment où vous prononcez le nom d'un comté, c'est fini, vous mettez le feu aux poudres.

—Je comprends, merci. Je vais leur parler de la dernière campagne franco anglaise, de Wolfe et de Montcalm.

—Encore une boulette ! ce sont aussi deux noms de comtés.

—Que diable ! Il faut cependant que je prouve que je ne suis pas un imbécile, que je connais l'histoire du Canada. Si je disais un mot du grand voyageur, du découvreur du Mississipi, Joliette ?

—Jamais de la vie, on a donné à un comté le nom de Joliette.

—Comment faire ! Aime-t-on Napoléon ici ?

—Oui, le premier, pas le numéro trois.

—J'ai mon affaire, je vais rappeler les aventures d'un de mes grands oncles, qui a combattu sous le petit caporal.

—Son nom ?

—Berthier.

—Pas de chance. Le comté de Berthier existe ici.

—Tonnerre de Bre-t ! je parlerai tout de même, quand ce ne serait que du délicieux poisson que j'ai mangé avant-hier à Montréal. Pas d'objection à parler de poisson ?

—Cela dépend. Comment s'appelle votre poisson ?

—On m'a dit que c'était du maskinongé.

—Aie ! Aie !

—Vous avez peut-être aussi un comté qui se nomme ainsi. Décidément vous vous moquez de moi à votre tour.

—Pas du tout, regardez la carte. Voilà le comté de Maskinongé.

—Alors, autant aller m'enfermer dans ma chambre. Singulier pays pour un étranger qui ne peut parler de marins, de généraux, de contrées, de batailles ou de poisson, sans s'exposer à être regardé comme un ennemi.

— Mon cher, faites comme moi, ne vous occupez de rien d'ici à trois semaines, buvez, mangez, dormez, mais de grâce, ne soufflez pas mot jusqu'au cinq mars à minuit. Le surlendemain, si les esprits sont plus calmes, peut-être pourrez-vous vous permettre de parler, mais croyez-en ma vieille expérience, faites le mort.

C'est la première fois que vous assistez à des élections en Canada et je crois que vous ne le regretterez pas. Le spectacle vaut la peine d'être vu. Que les affaires soient bonnes ou mauvaises, que l'on travaille ou que l'on chôme, chacun profite du moindre moment de loisir pour cabaler, visiter les comités, pointer les listes électorales, discuter, pérorer, le tout dans un but politique. Il ne s'agit plus de parler commerce, histoire, sciences, littérature, beaux-arts, mais des chances bien plus que des mérites de tel ou tel candidat. C'est une sorte de folie qui s'empare de tous les électeurs et les plus froids, eux-mêmes, sont entraînés et se jettent dans la fournaise.

— Merci encore et, je vous le répète, je vais m'enfermer.

— Non, il ne faut pas pousser les choses à l'extrême. Sortez, au contraire, regardez, observez, écoutez, mais taisez-vous. Plus tard, vous ferez un livre sur tout cela, comme le fait malheureusement nombre de Français qui passent trois mois ici et qui vivent et jugent mal. Votre livre se vendra peut-être... chez les épiciers, pour faire des sacs.

* * Je reçois parfois des lettres très curieuses et, parmi les dernières je citerai celle-ci qui a un cachet tout particulier.

DÉTROIT, MICH 6 février 1891.

M. Léon Ledieu.

J'espère que vous serez assez bon pour pardonner à un lecteur du MONDE ILLUSTRE de vous écrire avec un crayon, ... mais quand on a pas de plume !

C'est une de vos vieilles connaissances qui vous écrit ce chiffon. Vous rappelez-vous de cet imbécile de Français qui a pour nom R... et qui, il y a dix ans, je crois, avait l'avantage de vous serrer la main de temps en temps en compagnie du célèbre P... et de D... C'est lui, c'est moi.

J'aime vos chroniques et sollicite de vous un mot amical. Amen.

R...

Pas si bête, mon correspondant ! Pas imbécile du tout ! ce n'est pas là la lettre d'un sot.

En parlant de lettre, laissez moi reproduire aussi celle d'un vieux grognard adressée à Napoléon III.

Sire

J'ai contracté sous votre cher oncle deux blessures qui, depuis trente ans, font l'ornement de ma vie, l'une à la cuisse droite, l'autre à Wagram. Si ces deux anecdotes vous paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous en remercier d'avance.

Signé : ANTOINE BONNIOT.

Caporal honoraire de l'ex-jeune garde.

P. S. Madame Bonniot sera bien sensible à votre amabilité. Affranchir la réponse, s'il vous plaît. Ci-joint les pièces amplificatives.

Inutile de prendre des renseignements ; ils seraient mauvais.

Ce n'est pas un imbécile non plus qui a inventé celle-là.

Léon Ledieu

ECHOS DE LA BOHEME CANADIENNE

PARIS, janvier 1891.

L'autre jour, la Bohème est allée saluer notre éminent prélat, Monseigneur Fabre, qui revenait de son voyage d'Italie. Il fut heureux de voir que les Canadiens s'étaient groupés et avaient gardé entre eux de puissants liens d'amitié. Conseils, anecdotes, récits, impressions, réminiscences nous furent servis. En somme, une heure de bonne

gaité et de plaisir exquis. Pour nous personnellement, nous fûmes réellement flattés de l'accueil bienveillant qui nous fut fait et nous en gardons un bon souvenir.

Quand ma chronique—sans prétention—sera sous presse, probablement que Mgr l'Archevêque de Montréal aura été rendu à ses ouailles, fières de son retour parmi elles.

* *

Encore une adhésion qui nous a réjouis ! Le docteur Faribault, ancien interne de l'Hôtel Dieu de Montréal, a retrouvé à Paris de bons amis qui lui ont fait une ovation. Il y a longtemps qu'on n'a vu tant de Canadiens accourus sur ces rives pour se vouer au culte de la science. Tant mieux ! On n'est jamais trop savant médecin et peut-être notre pays n'a pas évolué de ce côté assez vite dans la voie du progrès. Espérons que la solution des difficultés entre les deux Universités de Montréal va redonner un nouvel essor à l'ardeur de ceux qui travaillent à l'amélioration de l'enseignement médical.

* *

A ce propos, la mort de Monsieur Labelle a eu un retentissement pénible en France, et tous ceux qui l'ont connu ont été douloureusement surpris à la nouvelle de cette catastrophe. Un des bons amis du curé, savant chirurgien, s'est indigné quand on lui apprit qu'une hernie étranglée avait terrassé l'apôtre colonisateur. " C'est abominable, a-t-il dit, on ne meurt plus de ça ". Je ne veux pas discuter la valeur de ces paroles, pas plus que je ne mets en doute les hautes capacités de ceux qui ont assisté Mgr Labelle à ses derniers moments, mais il est regrettable de voir mourir si tôt des hommes qui auraient pu longtemps encore servir glorieusement et l'Eglise et l'Etat !

* *

A Paris l'on voit aux cours, aux hôpitaux, aux amphithéâtres, plus d'étrangers que de Français. De partout on accourt. Plusieurs pays subventionnent des médecins qui viennent étudier sous les grands maîtres et qui retournent mettre les lumières acquises aux sources mêmes à la disposition de leurs compatriotes. Ce sont ordinairement ceux qui ont subi les plus brillants examens que l'on choisit aussi et dont on paye le voyage à l'étranger. Cette mesure a deux résultats évidents, celui d'abord d'exciter l'émulation parmi les élèves et celui d'accroître le bagage scientifique d'un bon nombre de praticiens. Il serait à désirer que ce vœu passât à l'état de loi chez nous avant longtemps et tout le monde en bénéficierait, patients et médecins.

* *

Le froid semble s'être lassé. La misère aura peut-être touché la température. C'est énorme le nombre des pauvres et des inactifs que l'hiver a laissés sans pain et sans feu. Malgré les deux millions de francs votés par la Chambre et le million recueilli par souscriptions volontaires, il y aura encore du deuil et de la souffrance parmi la classe ouvrière. On a soulagé, mais on n'a pas guéri. Le mal est profond et la charité ne peut que l'endormir quelques instants.

* *

Demain partira pour New-York et de là pour Montréal, un de nos bons artistes canadiens, qui a d'ailleurs initié depuis longtemps à ses succès le public Montréalais. Son nom n'est pas un nom inconnu, et il me fait plaisir de le signaler à ceux qui l'ignorent. M. Saint-Charles, qui vient d'être médaillé à l'Ecole Yvon, est un de ceux dont le travail et l'amour de l'art assurent l'avenir et la célébrité. Son dernier morceau est un portrait à l'huile de mon confrère et ami, le Dr L.-L. Auger. Fidélité d'expression, vigueur de coloris, délicatesse des ombres, en somme c'est une image exacte et une toile vivante.

M. Saint-Charles entreprend son voyage dans le but de recueillir quelques renseignements sur

les tableaux qui lui viennent d'être commandés pour l'église Notre-Dame de Montréal.

Notre artiste est un peintre consciencieux et brillant et un portraitiste brillant.

* *

Je suis heureux, pour terminer, de vous apprendre que le Dr L.-L. Auger, que j'ai mentionné tout à l'heure, vient d'être reçu membre de la Société Obstétricale et Gynécologique de Paris. C'est un honneur qui rejaillit sur nous tous et dont nous sommes heureux autant que lui-même.

Dr R. Chevré

11, Place du Panthéon.

LES PETITES CHOSSES DE NOTRE HISTOIRE

LES FRANÇAIS DEMEURÉS A QUÉBEC EN 1629

Lorsqu'en 1629 les frères Kerk parurent devant Québec, le manque absolu de vivres força Champlain à leur céder la Nouvelle-France.

Par la capitulation, signée le dix-neuf juillet et ratifiée à Tadoussac le dix-neuf août suivant par l'amiral David Kerk, il était convenu que les Anglais repasseraient en France tous ceux qui voudraient y retourner ; que les officiers sortiraient avec leurs armes, leurs habits et les pelletteries qui pouvaient leur appartenir ; que les soldats emporteraient leurs habits et chacun une robe de castor. Quant aux religieux, ils devaient se contenter de leurs robes et de leurs livres.

Les quelques familles qui avaient commencé à cultiver, espérant que les Français rentreraient bientôt en possession du Canada, se décidèrent à demeurer à Québec. Combien de Français restèrent ainsi dans la ville abandonnée par Champlain ? Nous ne pouvons préciser.

Les écrits de Champlain et les registres de Notre-Dame de Québec nous donnent les noms de vingt-huit de ces Français, ce sont :

" Guillaume Hudon ; Marie Rollet, veuve de Louis Hébert, sa femme ; Guillaume Hébert, fils de Louis Hébert et de Marie Rollet ; Guillaume Couillard, gendre de Louis Hébert ; Guillemette Hébert, sa femme ; Louise, Marguerite, Louis, leurs enfants ; Abraham Martin dit l'Ecossois ; Marguerite Langlois, sa femme ; Anne, Marguerite, Hélène, leurs enfants ; Pierre Desportes ; Françoise Langlois ; Hélène ; Nicolas Pivert ; Marguerite Lesage, sa femme ; ... , nièce ; ... jeune homme ; Adrien Duchesne ; Jean Nicolet ; Froidemouche ; Le Coq ; Pierre Raye ; Etienne Brûlé ; Nicolas Marsolet ; Gros-Jean ; Le Baillif."

De plus, il y avait Kerk, un ministre protestant et quatre vingt-dix officiers et soldats anglais ; ce qui porterait le nombre des hivernants européens à cent vingt-et-une personnes.

Pierre Georges Roy

Toute chaîne, fût-elle d'or, fait un jour un forçat de celui qui la porte.—ADRIEN CHABOT.

L'âme reprend son vol dès qu'on revit par elle.—EUG. MANUEL.

La médecine, de nos jours, est aussi originale que savante : elle invente encore plus de maladies que de remèdes.—G. M. VALTOUR.

Pensées d'un sceptique :

" Le remords, c'est l'état de la conscience en guerre avec les fautes ; le repentir, c'est l'état de paix "

" Chacune de nos passions contient son paradis au commencement, son purgatoire pendant sa durée, et, à la fin, son enfer "



SALUT AUX "DEUX FRANCES" (*)

HOMMAGE AUX DIRECTEUR ET PATRONS DE LA "REVUE"

Salut ! beau Canada, chère et noble patrie,
Que l'on acclame au loin, là-bas, sous d'autres cieux,
Ah ! combien tes enfants, en leur âme attendrie,
T'aiment bien plus encore, ô terre des aïeux !

Salut ! salut à toi, souriante Algérie,
Toi qu'enlace la France en ses bras glorieux !
Tu nous ravis le sein d'une mère chérie,
Mais nous, pauvres fratries, ne t'en aimons que mieux.

Votre œuvre soit bénie, amis qui, de la France,
Dans vos refrains d'amour et vos chants d'espérance,
Joignez votre Algérie à notre Canada !

Fils de la vieille France, à jamais si féconde,
Aidez-nous à rester celle du Nouveau Monde,
Qu'aux bords du Saint-Laurent la vôtre un jour fonda !

J.-M.-AMÉDÉE DENAULT.

"FAMILLES SANS-NOM"

PAR JULES VERNE

Nous venons de parcourir l'ouvrage que M. Jules Verne vient de publier sur le Canada et qu'il a intitulé *Familles sans-Nom*. De même que pour les autres productions du grand romancier français, la lecture de ce livre est intéressante et instructive. Comme toujours, l'auteur sait plaire tout en instruisant.

Tout d'abord, nous offrons nos remerciements à M. Jules Verne pour avoir bien voulu choisir le Canada pour siège de son roman. Nous espérons, de plus, que M. Verne n'en restera pas là, et qu'il voudra bien encore dans l'avenir s'occuper de nous.

Notre pays encore si peu connu en France, quoiqu'il soit une de ses anciennes colonies, parviendra sûrement à la connaissance de tous, si des hommes de la valeur de l'auteur de *Familles sans-Nom* se donnent la tâche de faire émerger son nom de l'ombre.

D'ailleurs, le nom du Canada est digne d'être mis en pleine lumière. Son histoire est belle, remplie de faits glorieux qui méritent d'être racontés par les historiens et chantés par les poètes. Ce jeune pays, d'un autre côté, a produit des hommes qui auraient brillé au premier rang s'ils eussent vécu en Europe ; pour cette raison, ils méritent d'être connus de tous, et surtout de la France, puisqu'ils étaient ses fils.

Allons, messieurs les écrivains, un vaste champ vous est offert. A vous de l'exploiter. Son exploitation, soyez en assurés, sera d'autant plus facile que sa fertilité est inépuisable.

* *

M. Jules Verne commence son roman en faisant allusion à la fameuse phrase de Voltaire que l'on trouve dans *Candide*, comme on le verra par cet extrait :

"On plaint ce pauvre genre humain qui s'agorge à propos de quelques arpents de glace", disaient les philosophes à la fin du XVIII^e siècle—et ce n'est pas ce qu'ils ont dit de mieux, puisqu'il s'agissait du Canada, dont les Français disputaient alors la possession aux soldats de l'Angleterre.

"Deux cents ans avant eux, au sujet de ces territoires américains, revendiqués par les rois d'Espagne et de Portugal, François I^{er} s'était

crié : "Je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui leur lègue ce vaste héritage !" Le roi avait d'autant plus raison d'y prétendre, qu'une partie de ces territoires devait bientôt prendre le nom de Nouvelle France.

"Les Français, il est vrai, n'ont pu conserver cette magnifique colonie américaine ; mais sa population, en grande majorité, n'en est pas moins restée française, et elle se rattache à l'ancienne Gaule par ces liens du sang, cette identité de race, ces instincts naturels, que la politique internationale ne parvient jamais à briser.

"En réalité, les "quelques arpents de glace", si dédaigneusement qualifiés, forment un royaume dont la superficie égale celle de l'Europe.

"Un Français avait pris possession de ces vastes territoires dès l'année 1534.

"C'est au cœur même de cette contrée que Jacques Cartier, originaire de Saint-Malo, poussa sa marche audacieuse, en remontant le cours du fleuve, auquel fut donné le nom de Saint-Laurent. L'année suivante, le hardi Malouin, portant plus avant son exploration vers l'Ouest, arriva devant un groupe de cabanes—Canada en langue indienne—d'où est sortie Québec, puis, atteignit cette bourgade d'Hochelaga, d'où est sortie Montréal. Deux siècles plus tard, ces deux cités allaient successivement prendre le titre de capitales, concurrentement avec Kingston et Toronto, en attendant que, dans le but de mettre fin à leurs rivalités politiques, la ville d'Ottawa fut déclarée siège du gouvernement de cette colonie américaine, que l'Angleterre appelle actuellement *Dominion of Canada*."

Après cette entrée en matière, l'auteur de *Familles sans-Nom* donne quelques notes historiques sur le Canada, où malheureusement il se glisse certaines erreurs.

M. Jules Verne fait revenir Champlain d'un voyage en Amérique en 1595, dans le cours duquel il aurait choisi le site de Québec, tandis que réellement le premier voyage de Champlain au Canada n'eût lieu qu'en 1603. A l'époque dont parle M. Verne, Champlain servait, en qualité de maréchal des logis, dans l'armée de Bretagne. Il occupa ce poste jusqu'à la pacification de la Bretagne, en 1598 (*).

Quant au site de Québec, il ne fut choisi par son fondateur qu'en 1608.

M. Verne dit, de plus, que Champlain prit part aussitôt arrivé en France (toujours en 1595), à l'expédition de M. de Monts. Autre erreur encore.

Cette expédition n'eût pas lieu en 1595, puisque de Monts ne mit à la voile, au Hâvre de Grâce, que le 7 mars 1604 pour venir en Acadie.

Plus loin, M. Jules Verne ajoute "... Champlain, dont le caractère aventureux ne s'accommodait guère des choses du négoce, tire de son côté, remonte de nouveau le cours du Saint-Laurent, bâtit Québec en 1606. Depuis deux ans déjà, les Anglais avaient jeté les bases de leur premier établissement d'Amérique sur les rivages de la Virginie."

Deux erreurs dans ces quelques lignes ; nous avons déjà répondu à la première en disant que Québec ne fut fondé qu'en 1608. Quant à la seconde, les lignes suivantes que nous extrayons de l'*Histoire des Canadiens-français* de B. Sulte, (vol. I, page 66) y répondront :

"Cette même année, 1607, dit Sulte, cent Anglais débarquèrent (13 mai) à James Town, sur le bord de la rivière Pawhatan (James), en Virginie, et commençaient la première colonie stable que leur race ait eue sur ce continent."

A la page 7, Jules Verne écrit les lignes qui suivent, par lesquelles il se déclare en faveur de l'annexion du Canada aux Etats-Unis :

"L'année suivante—4 juillet 1776—est proclamée la déclaration d'indépendance des Etats Unis d'Amérique.

"Vient alors une période lamentable pour les Franco-Canadiens. Les Anglais sont dominés par une crainte : c'est que cette colonie leur échappe en entrant dans la grande fédération et se réfugie sous le pavillon étoilé que les Américains déploient à l'horizon. Mais il n'en fut rien—ce

qu'il est permis de regretter dans l'intérêt des vrais patriotes."

Pour notre part, nous ne sommes pas avec le romancier français sur ce point. Et nous ajouterons qu'il n'aurait jamais écrit ces lignes, s'il eut mieux connu cette question. Comme Français, nos ancêtres ont bien fait de refuser l'annexion et nous les en félicitons. La situation actuelle de la Louisiane prouve qu'ils ont eu raison. L'annexion serait l'absorption complète de la nationalité canadienne-française.

Plus loin, on lit encore : "A son arrivée, lord Dalhousie semblait s'être décidé pour une politique de concession. Sans doute, grâce à lui, l'évêque romain de Québec fut reconnu officiellement, et Montréal, Rose et Régopolis devinrent les sièges de trois nouveaux évêchés."

Il n'y a jamais eu de diocèses canadiens qui ont porté les noms de Rose et Régopolis. Nous ne savons vraiment pas où l'auteur du *Tour du monde en 80 jours* a pu lire ces noms.

Dans un autre endroit, M. Jules Verne nous parle de la ville de Laval, et pourtant il n'y a pas de ville ni même de village de ce nom. Il n'y a que le comté de Laval, dont le chef lieu est Sainte-Rose.

Arrivant à Montréal, M. Jules Verne en fait la description suivante, qui est exacte :

"La ville de Montréal est bâtie sur la côte méridionale de l'une des îles du Saint-Laurent. Cette île, longue de dix à onze lieues, large de cinq à six, occupe un assez vaste estuaire, formé par un élargissement du fleuve, un peu en ovale au confluent de la rivière Outaouais. C'est en cet endroit que Jacques Cartier découvrit le village indien d'Hochelaga qui, en 1640, fut concédé par le roi de France à la congrégation de Saint-Sulpice. La ville, prenant son nom de Mont Royal qui la domine, dans une position très favorable au développement de son commerce, comptait déjà plus de six mille habitants en 1760. Elle s'étend au pied de la pittoresque colline dont on a fait un parc magnifique et qui partage avec un autre parc, aménagé dans l'îlot de Sainte-Hélène, l'avantage d'attirer en grand nombre les promeneurs montréalais. Un superbe pont tubulaire, long de trois kilomètres, qui n'existait pas en 1837, la rattache maintenant à la rive droite du fleuve.

"Montréal est devenue une grande cité, d'aspect plus moderne que Québec, et, par cela même, moins pittoresque. On peut y visiter, non sans quelque intérêt, les deux cathédrales anglicane et catholique, la banque, la bourse, l'hôpital général, le théâtre, le couvent Notre-Dame, l'Université protestante de McGill et le séminaire de Saint-Sulpice. Elle n'est pas trop vaste pour les cent quarante mille habitants qu'elle possède à cette heure, et dans lesquels l'élément saxon n'entre que pour un tiers,—proportion élevée, cependant, si on la compare à celle des autres cités canadiennes.

"A l'Ouest, se développe le quartier anglais, ou écossais—ceux que les anciens du pays appelaient *petits jupes*—à l'Est, le quartier français. Les deux races se mêlent d'autant moins que tout ce qui se rattache au commerce, à l'industrie ou à la banque—vers 1837 surtout—était uniquement concentré entre les mains des banquiers, des industriels et des commerçants d'origine britannique. La magnifique voie fluviale du Saint-Laurent assure la prospérité de cette ville, qu'elle met en communication non seulement avec les comtés du Canada, mais aussi avec l'Europe, sans qu'il soit nécessaire d'aller rompre charge à New York au profit des paquebots de l'ancien monde.

"A l'exemple des riches négociants de Londres, ceux de Montréal séparent volontiers l'habitation de famille de la maison de commerce. Les affaires faites, ils regagnent les quartiers du Nord, vers les pentes du Mont Royal et de l'avenue circulaire qui entoure sa base. Là, s'élèvent les maisons particulières, dont quelques-unes ont l'apparence de palais, et les villas encadrées de verdure. En dehors de ces quartiers opulents, les Irlandais sont, pour ainsi dire, confinés dans leur ghetto de Sainte-Anne, au débouché du canal de Lachine, sur la rive gauche du Saint-Laurent."

M. Jules Verne se trompe encore dans un certain endroit, lorsqu'il place les cascades de Lachine sur la route de Québec à Montréal. Cependant,

(*) N. E.—Nous sommes heureux de reproduire, de l'un de nos échanges de Paris, *La Revue des Deux-Frances* (Canada-Algérie), cette poésie, telle que nous la retrouvons dans sa livraison de janvier dernier. Malgré le changement de nom, nos lecteurs reconnaîtront sans peine le genre et le style de l'un des collaborateurs les plus assidus du MONDE ILLUSTRÉ, "Frid-Olin."

(*) Voir *Œuvres de Champlain*, par l'abbé Laverdière, et *l'Histoire des Canadiens-français*, par Benjamin Sulte.

les rapides sont placés au dessus de Montréal, et contrairement à ce que dit l'auteur de *Famille-Sans Nom*, on ne peut les remonter ; pour aller vers l'Ouest, les vaisseaux sont obligés de prendre la route du canal de Lachine, canal creusé expressément pour rendre la navigation possible entre le Haut et le Bas Canada. Avant la création de cette voie d'eau artificielle, les bateaux ne pouvaient remonter le fleuve au delà de Montréal ; on se servait alors de chaloupes. Lorsque ces frères embarcations arrivaient au pied des cascades, les passagers les transportaient à bras au-delà de ces cascades.

Encore une autre erreur, M. Jules Verne laisse entendre quelque part, que M. M. Pamphile Lemay, Elzéar Labelle, François Mons, W. Chapman et Oct. Crémazie étaient connus comme poètes lors de la rébellion, tandis que c'est tout le contraire. Quelques-uns de ces poètes n'existaient même pas à cette époque.

Relevons encore deux noms mal orthographiés : Cacouna, au lieu de Cacouana ; Saint-Pierre-les-Bosquets, au lieu de Saint Pierre les-Becquets.

Nous nous arrêtons ici. Peut-être pourrions-nous trouver encore plusieurs autres erreurs faites par M. Verne, si nous continuions, mais nous croyons en avoir relevé suffisamment pour faire voir au romancier français, qu'il ne ferait pas mal de reviser son dernier ouvrage, après s'être procuré une histoire fidèle du Canada.

G. Allouart

PARISIENNE ET CANADIENNE

(Voir gravures)

Lors de mon séjour à Paris, j'achetai, à la librairie Charles Delagrave, le "Grand almanach français illustré," publié par le Musée des Familles.

En parcourant ce volume, quelle ne fut pas ma surprise de trouver deux portraits : celui de la Parisienne et de la Canadienne avec parallèle, signé "Luciole."

Persuadés que les lecteurs et lectrices du MONDE ILLUSTRE aimeront à connaître ce parallèle, je me fais un plaisir de le publier avec portraits.

CHARLES DE BEAUMONT.

LA PARISIENNE

Est-elle jolie ?—Oui. Ses yeux d'une couleur aussi changeante que le fleuve, ont des rayons de vive intelligence et des lueurs de tendresses infinies. Sa bouche sourit avec douceur aux malheureux, avec charme à l'amitié, avec malice aux indifférents. Ses traits, esquissés au pastel qui immortalisa Latour, n'éblouissent pas au prime abord. Mais ils attirent et subsistent dans le souvenir avec une persistance étrange. Quant à sa grâce, elle est proverbiale. Nul ne sait recevoir, causer, marcher mieux qu'elle. Elle a toutes les audaces permises par la coquetterie et le bon goût. Elle innove des modes et porte des toilettes que toute l'Europe copiera.

Le peintre Gervex, dont le grand talent est surtout fait d'une haute puissance d'observation, nous la montre ici sous les dehors les plus simples, en pleine saison ingrate, mais elle ne perd rien du caractère que nulle autre ne sait, ne peut avoir.

"Personne comme la Parisienne ne sait traîner avec une simplicité triomphante les quatre-vingt mètres d'alençon ou de malines qui frissonnent sur le satin de sa robe de bal, ou les lourdes splendeurs de sa robe de grand dîner—écrit *Étincelle*, cette Parisienne des Parisiennes.—Elle a l'art de prêter son esprit aux autres. Altière et câline, sa coquetterie à deux tranchants exige le respect en caressant le sentiment. Elle sait tout sans avoir rien appris ; elle comprend sans avoir écouté ; elle devine avant qu'on ait parlé... Sa vie, mosaïque ingénieuse, est faite de morceaux d'heure où chaque chose trouve sa place : les enfants, la famille, le mari, l'amitié, les devoirs du monde, la charité, l'art, les fêtes, les spectacles, la toilette, la science et la religion. Elle trouve encore moyen de se réserver des moments perdus comme les ministres ont des fonds secrets."

Toutes les Parisiennes ne sont pas à Paris, et beaucoup d'entre elles n'y sont point nées.

C'est une qualité que d'être Parisienne, ce n'est pas un état.

La petite femme séillante, moitié gamin, moitié duchesse, qui piétine la neige avec autant d'aisance que si elle foulait le tapis de son boudoir, en est une.

Elle va, portant le sourire et la joie, à la demeure qu'elle visite. Pour plaire ne partage-t-elle pas, de bonne grâce, les manies de chacun ?

Elle est tour à tour le partner de l'aïeul infirme dans un whist silencieux, la confidente discrète des chagrins domestiques et l'amie adorée des enfants.

Elle prodigue rarement ses conseils, si ce n'est pourtant au sujet des toilettes et de l'ameublement ; car là surtout elle excelle.

Le nid de la Parisienne est fait de bribes élégantes de tous les pays et de tous les temps, image de l'encyclopédie dans laquelle elle se plaît à vivre.

Quant à son esprit et à son cœur, ils sont insondables comme l'océan. Car, nature de sensitive, la Parisienne se replie sur elle-même dès qu'on veut l'effleurer.

Portée avec exaltation vers tout ce qui est noble et beau, une notion exacte des choses, plutôt instinctive que savante, la fait revenir sur une admiration exagérée, un enthousiasme immérité. De là cette réputation de légèreté qui n'est, en somme, qu'un retour à la justesse de ses sentiments.

Bien que son existence soit taillée en habit d'arlequin, la Parisienne n'en trouve pas moins le chemin des cœurs et celui du paradis.—*Elle fait son salut en soufiers de satin*, dit Mme Anais Ségalas dans sa poésie intitulée : *Le Colosse de Rhodes*.

Les belles dames soi-disant Parisiennes, qui scandalisent, hélas ! les plus hauts échelons de la société sont rarement nées à Paris, nées en France. Grattez l'écusson armorié et vous trouverez des mines d'Amérique servant de doublure...

La vraie Parisienne est honnête, active, courageuse.

Sensible aux hommages, elle méprise l'impertinence. Allant partout, elle n'est heureuse que chez elle. Accablée par la misère ou le malheur, elle se relève fièrement, à l'aide du travail et de la prière, deux leviers avec lesquels toute faible femme peut soulever le fardeau de sa trop pesante vie !

Enfin ses œuvres, on les connaît. Elle donne au pays qu'elle adore, à la ville sans laquelle elle ne peut vivre—parce qu'on y respire l'intelligence—la gloire rayonnante qui sert d'auréole à l'image de la patrie, anime nos poètes, soutient nos savants, fortifie nos soldats, cette lumière qui vient d'elle et se nomme le prestige !

LA CANADIENNE

C'est une Française transplantée aux antipodes ; fleur fragile de l'Occident acclimatée au nord de l'Amérique.

Deux cents ans ont passé sur la Dieppoise et sur la Malouine sans effacer les traits principaux qui distinguent les enfants d'une même patrie.

Fidèle à nos traditions, à nos goûts, à notre langue, à notre religion, la Normande ou la Bretonne du Nouveau-Monde revendiquera avec fierté son origine française, qui est un parchemin de noblesse, sans pour cela délaissier son titre de Canadienne, qui est une conquête.

Aimable et coquette, l'habitante de Québec cherche à plaire tout autant que la Parisienne et ainsi qu'elle, arrive facilement à ce but. Le choix de ses toilettes prend une grande place dans ses occupations domestiques. Copier les modes françaises, voilà son plus vif désir. Il advient pourtant que, malgré ses soins, l'écho de la renommée mondaine arrive affaibli à Québec. L'invasion anglaise, combattue si vaillamment pendant un siècle, par notre colonie française, a de gré ou de force, importé ses produits et ses modes dans la province canadienne. (si encore l'anglomanie ne s'était imposée qu'à Québec, mais elle a fait des prosélytes, même... en France !)

La ravissante gravure ci-jointe, détaillée d'une façon artistique et charmante par le crayon de M. Bridgman, nous dépeint la Canadienne se rendant au Skating.

Elle marche avec lenteur et précaution ; on sent qu'elle a perdu la désinvolture vive et assurée de la Française. Il y a quelque chose de plus alangui dans son regard, son sourire et son maintien. Le joug étranger, le climat lointain ont modifié, sans les amoindrir, la nature et le caractère de la femme de l'ex Nouvelle France.

Anglaise contre son consentement, elle a revêtu un costume que l'on assure à bas très parisien, et qui nous semblerait, ici, très américain. Mais laissons à cette compatriote par le cœur et le souvenir ses douces illusions ! Lorsqu'elle va patiner sur le *ice ring*, belle et pimpante, la joie dans les yeux, le sourire aux lèvres, persuadée qu'elle réalise le type pur de sa bisaïeule, n'est-elle pas digne de notre sympathie, la chère créature ?

Il y a des siècles que le marin Cartier planta pour la première fois l'écu fleurdélysé de France sur le promontoire du port de Gaspé et baptisa le Canada—baptême arrosé d'un généreux sang français. Personne encore ne l'a oublié. Les us et coutumes du vieux Paris régissent la ville de Québec, dont le nom, assure-t-on, tire son origine d'une seigneurie normande.

Etre Français suffit à l'honneur du Canadien. Celui qui s'annonce chez lui comme étant un "Français de France" peut se flatter de recevoir un chaleureux accueil et la plus large hospitalité.

On nous racontait dernièrement qu'une riche héritière canadienne ayant épousé un marquis de l'empire, établi à Paris, tous ceux qui venaient de sa part étaient reçus à Québec à bras ouverts ; bien plus ! les familles qui ne connaissent la jeune femme que de nom, se faisaient gloire de bien accueillir les hôtes envoyés par elle. Avoir épousé un Français égalait à une autorité !

Le pouvoir féminin, contesté à tort quelquefois chez nous, est au Canada dans toute sa vigueur.

Cela date de loin, et bien que la galanterie s'intitule française, elle existait au temps où les Hurons et les Iroquois habitaient seuls cette partie de l'Amérique.

Les premiers émigrés français qui s'établirent au Canada furent très surpris de retrouver, parmi les sauvages, un culte qu'ils croyaient n'exister que chez eux : le culte de la femme. La Huronne élevée au rang d'*oyander* ou *intelligente*, jouissait d'une grande autorité ; les affaires de police lui ayant été principalement confiées, la perspicacité a été reconnue une qualité essentiellement féminine.

La Française succéda à la Huronne, non dans son autorité officielle, mais dans son autorité affective.

Idole ravie à la terre natale, elle est restée la plus vivante image de la patrie absente. Prenant les soucis et les travaux à leur charge, les hommes ont préservé leurs compagnes des peines et des labeurs qui assaillent parfois la plus faible partie du genre humain.

Aimée, adulée, gâtée, la Canadienne pare son intérieur comme un temple et sa beauté comme une chasse. Tous ses soins se concentrent dans l'appât de plantureux repas et de toilettes sans cesse renouvelées.

Son esprit est aimable, son cœur généreux, son âme élevée vers la piété—ce phare qui éclaire et guide nos vies.

Prenant gaiement l'existence, elle patine avec intrépidité pendant les longs mois blanchis de neige, et l'été se repose aux environs de Québec, dans de charmantes habitations où le *dolce far niente* a trouvé moyen de s'acclimater.

LUCIOLE.

La raison a, de tout temps, aimé à morigéner le sentiment.—LÉON SAY.

Tous les souvenirs du monde, bons ou mauvais, ne valent pas la plus mince espérance.—EMILE GABORIAU.

Quand nous voyons qu'on nous vole nos idées, recherchons, avant de crier, si elles sont bien à nous.—ANATOLE FRANCE.

LIMOILLOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts
Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts,
Sur un vaste plateau désert et monotone,
— Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne, —
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,
Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.

L'antique logis est de structure maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon.
Au temps où l'astre qu'on nomme la Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.

Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et l'on se sent ému de sa vuidité.
Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'adafisse et se disloque ;
Chaque volet s'éraïlle et pend comme une loque ;
Chaque plancher moïst et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas,
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir par le plafond on compte les étoiles,
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés,
Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
La forme de débris à l'aspect menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids et mornes que les tombes,
N'eussent été construits à l'épreuve des bombes.

Bien que Limoilou soit proche du roc géant
Où Chateaubriand dort bercé par l'Océan,
Bien qu'il ait par son âge une majesté sainte,
L'isolement se fait autour de son enceinte :
Seul, parfois, un rêveur, qu'attire Paramé
Avec sa plage d'or, son flot calme et rythmé,
Erre un instant le long de sa muraille grise ;
Seul, quelque jeune peintre étranger, que l'art grise,
S'en vient par la jachère aux atomes exquis
Le contempler de près pour en faire un croquis,
Tristement étonné qu'il fut la résidence
D'un marin qui donna tout un monde à la France.

Quatre siècles ont fui depuis que ce marin
S'en fut là reposer son grand front si serein
Et si souvent tourné vers le flambeau des astres.
Durant ce temps, combien de superbes pilastres
Ont été renversés par l'homme ou par l'éclair ?
Combien de murs se sont éparpillés dans l'air
Sous le feu de la mine ou des artileries ?
La Bastille est tombée avec les Tuileries ;
Cent autres tours, témoins d'un duel dont le nom
Vibre encore dans les cœurs comme un coup de canon,
Ont croulé sous l'effort d'indiscibles colères ;
Des couches de granit mille fois écoulées
S'éboulaient du front de grands caps aux abois ;
Les trois quarts du Perou, si riches autrefois,
S'effondrèrent aux chocs d'un tremblement de terre
L'île de Crigo, l'immortelle Cythère,
Disparut récemment dans une mer qui bout...
Et les murs du manoir de Cartier sont debout,
Debout comme le roc d'où Saint-Malo domine
L'Océan dont le flot rongeur en vain le mine,
Debout comme le sont leurs voisins les menhirs
Dont l'âge s'est perdu parmi les souvenirs,
Debout comme la gloire immense et souveraine
De celui qui, prenant l'inconnu pour arène,
La croix sur la poitrine et l'éclair dans les yeux,
Porta si loin le fier pavillon des aïeux.

Limoilou ! Limoilou ! malgré l'abîme immense
Séparant notre sol de la terre de France,
Malgré l'éloignement et les vapeurs du flot
Qui cachent à mes yeux les tours de Saint-Malo,
J'aperçois nettement là-bas ta silhouette,
J'entends parfois, avec l'oreille du poète,
La brise moduler sur l'angle de tes murs,
J'écoute tout auprès murmurer les blés mûrs,
Gazouiller les linots, chuchoter l'hirondelle
Qui vient bâtir son nid au flanc de ta tourelle,
Oui, malgré ta vieillesse et ton isolement,
Malgré toute l'horreur de ton délabrement,
Quand je songe à celui dont tu fus l'ermite,
A celui qui laissa tant de gloire en partage,
Et dont les exploits n'ont jamais coûté de sang,
Je te vois à travers un prisme éblouissant,

W. Chapman

LA MORT DE L'HON. W. WINDOM



M. WINDOM, SECRÉTAIRE DU TRÉSOR

L'Hon. William Windom est mort subitement, jeudi soir, 29 janvier, à un banquet donné par la Chambre de Commerce de New York, dans l'hôtel Delmonico.

Après quelques remarques pleines de justesse sur l'état de la marine marchande, M. Windom sentit tout à coup un certain malaise, et, comme l'ex secrétaire Bayard se levait pour répondre à son éloquent discours, il tomba à la renverse en poussant un long et profond gémissement qui fut entendu jusqu'en dehors de la salle.

Le secrétaire Tracy, qui était assis derrière lui, s'élança à ses côtés ; plusieurs médecins vinrent aussitôt offrir leurs services, mais il était malheureusement trop tard.

Une maladie de cœur, dont M. Windom souffrait depuis quelques années, avait provoqué cette attaque foudroyante d'apoplexie.

Le banquet étant clos par cet incident tragique, on porta le malade dans une chambre voisine. Un télégramme fut immédiatement envoyé au Président qui, en réponse, chargea le général Tracy de veiller à la dépouille mortelle de l'hon. Secrétaire, et de la ramener à Washington par train spécial.

Le secrétaire Windom est né le 10 mai 1827, dans un petit village situé dans l'Ohio. Après quelque temps passé à l'école du lieu, le jeune Windom partit pour l'institution de Mont Vernon, Ohio ; son instruction finie, il commença à étudier le droit, et émigra bientôt au Minnesota où il devint un des fondateurs de la ville de Winona.

En 1857, il épousa Miss Helen T. Hatch, fille d'un ministre Congrégationaliste de Franklin County, Mass.

En 1858, il était envoyé au Congrès de l'Etat Minnesota où il demeura jusqu'en 1869 ; il fut choisi ensuite pour remplir la charge éminente de sénateur.

Sous la présidence de Lincoln, il occupa plusieurs postes très importants et fut un des membres du fameux Comité de la Paix, Garfield, connaissant le talent et les capacités de M. Windom, le nomma Secrétaire du Trésor.

En 1880, il fut un des candidats à la Présidence à la nomination du général Arthur comme successeur de Garfield, il donna sa démission de membre du Cabinet. Dans l'année 1883, il alla s'établir à New York où il se mêla activement de grandes entreprises financières.

Le président Harrison, le choisit comme son secrétaire du Trésor.

M. W. Windom était un des membres les plus influents et les plus capables du cabinet, et l'un des chefs du parti républicain.

LE MONUMENT CARTIER-BREBEUF

(Voir gravure)

Ce monument est situé au centre du plateau historique où débarquèrent, pour la première fois, Jacques Cartier et ses compagnons. Quoiqu'en réalité peu élevé, ce plateau domine cependant les endroits immédiatement environnants ; à vingt-cinq pieds au sud coule la rivière Saint-Charles, à l'ouest se trouve le lit presque desséché du ruisseau Loiret, sur la rive opposée duquel est construit le village de Stadocana ; vers l'est, à une distance de quelques arpents, passe le chemin de Charlesbourg.

De ce plateau, la vue est grandiose. Au sud, toute la ville de Québec, avec ses monuments historiques, ses temples, ses collèges, ses maisons de style antique, s'élève en panorama devant nos yeux. A l'Ouest, sur les hauteurs de Sainte-Foye se dressent le monument des Braves et les vieilles tours Martello, plus à l'Est on aperçoit l'église Saint-Roch, l'église Saint-Jean, la basilique, le séminaire, l'Université Laval. Le tout est dominé par la citadelle dont les bastions les plus élevés se dessinent nets et menaçants sur le fond bleu du ciel.

Au nord, s'étendent au loin des coteaux ondulés, formant les paroisses de Charlesbourg et de Lorette ; les blanches maisonnettes, les clochers étincelants prêtent de l'animation et du charme au tableau, dont la ligne sombre et basse des Laurentides se perdant dans le lointain, forme l'arrière-plan.

Le monument haut de vingt quatre pieds, est de forme carrée et mesure huit pieds et demi à la base et trois pieds au sommet. Les fondations mesurent 9 pieds en tout sens et s'enfoncent huit pieds en terre. Le tout est orné de sculptures, riches, appropriées et exécutées avec un goût et un fini dignes d'éloges. Au sommet, reposant sur une large corniche richement découpée en fleurs de lys et en rosaces, se trouve un groupe représentant les trois vaisseaux de Jacques Cartier : la *Grand Hermine*, la *Petite Hermine*, et l'*Emérillon* ; au-dessus des trois navires plane la couronne royale de France.

Au-dessous de cette corniche, se trouve un bloc massif de granit poli sur lequel on a gravé quatre inscriptions, au haut et en bas de chacune se trouve un écusson. Sur la face se trouve l'écusson de Cartier avec la devise *Semper fidelis*. Immédiatement au-dessous on lit l'inscription suivante :

JACQUES CARTIER
et ses hardis compagnons
les marins
De la Grande Hermine
La petite Hermine
et de l'Emérillon
passèrent ici l'hiver
de 1535-36

Au dessous, l'écusson de lord Stanley de Preston, gouverneur du Canada, avec cimier : casque surmonté d'un aigle aux armes déployées, avec la devise : *Sans changer*.

Voici l'inscription gravée du côté Est :

Le 23 septembre 1655
les Pères
Jean de Brébeuf, Enemond
Massé, Charles Lallemand
Priront solennellement possession
du terrain appelé fort Jacques
Quartier, situé au confluent
des rivières St-Charles et
Lairret pour y éri-
ger la première
résidence
des missionnaires Jésuites
à Québec.

Au-dessus, l'écusson de l'honorable A.-B. Angers, lieutenant gouverneur de la province de Québec ; cimier, une tête d'ange étendant ses ailes au-dessus d'un bouclier, avec la devise : *Par droits chemins*.

Le côté sud est surmonté des armes du Cercle Catholique de Québec, représentant le Sacré-Cœur avec la devise : *In manifestatione veritas*.

Inscriptions :

Le 3 mai 1530

Jacques Cartier

Fit planter, à l'endroit où il venait de passer l'hiver, une croix de 35 pieds de hauteur portant l'écusson fleurdelisé et l'inscription :

Franciscus primus dei gratia rex regnat.

Au-dessus, l'écusson de Mgr Taschereau, cardinal archevêque de Québec, ainsi que sa devise : *In fide, spe et charitate certandum.*

Du côté ouest, on a gravé une palme de martyr avec, à droite, les noms : *Jacques, Garnier, Massé* et de *Noue*, et à gauche : *Brébeuf, Lallemant, Buteau* et *Daniel*, les martyrs héroïques qui ont fécondé de leur sang le sol de la Nouvelle France.

Au dessous de leurs noms on a sculpté l'écusson de la Compagnie de Jésus et sa devise : *Ad majorem Dei gloriam.*

Le monument est construit d'énormes blocs de granit, partie poli et partie mat, tirés des riches carrières de Migwich, sur le chemin du lac Saint-Jean. Les écussons et les corniches sont sculptés dans la pierre provenant des carrières de Deschambault, plus molle et plus facile à travailler.

A part l'éléance et le fini de l'ouvrage, le choix heureux des inscriptions, des ornements et des emblèmes, ce monument présente un autre caractère important. Il est durable et pourra résister pendant des siècles aux ravages du temps.

Une palissade en fer entoure un espace de cent quarante pieds sur cinquante, dans lequel se trouve, outre le monument, la croix de chêne érigée, par la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1887.

UNE BOUQUINEUSE.

(Copié en la bibliothèque du Parlement de Québec, le 16 décembre 1890).

Les écrivains de toutes les littératures



L'ABBÉ LAVERDIÈRE

A la rentrée des classes du Petit Séminaire de Québec, le 1er septembre 1839, je me rappelle parmi mes condisciples, un tout jeune paysan de la côte de Beauport, dont le nom, par son étrangeté, avait frappé "l'espiègle jeunesse" qui l'entourait et qui en eut fait des gorges-chaudes, sans la crante salutaire de la fêrle du régent, le bon Père Baillargé.

Le petit villageois se nommait alors Cauchon tout court. Comme il était de mode de pourvoir chaque camarade d'un surnom, sans en exempter même le maître de classe (lui, on le désignait comme le "Père Suisse," à cause de sa prédilection pour des écureuils apprivoisés qu'il gardait), on octroya de suite et sans réclame au nouvel arrivé, le surnom peu euphonique de *Petit Cauchon*. Grâce pour ce souvenir intime d'années envolées !

Charles-Honoré Cauchon de Laverdière naquit au Château Richer, chef-lieu du comté de Montmorency, le 8 octobre, 1826. Après avoir vu son

nom figurer bien des fois aux examens, sur le *Palmarès*, il recevait en 1851 l'ordre de la prêtrise. Il se nommait alors Laverdière : c'était un loyal caractère, sans morgue, sans prétention, toujours prêt à rendre service.

Pendant les vingt-deux années qui vont suivre, nous verrons le laborieux abbé Laverdière, — agrégé au Séminaire comme bibliothécaire, — à toutes les heures du jour et souvent de la nuit même, plongé dans une série de travaux historiques et littéraires qui eussent fait pâlir Scaliger et Monteith et qui font regretter qu'un trepas prématuré ait ravi à la science ce rude chercheur, lorsque sa tâche ne semblait encore qu'à demi remplie.

M. Laverdière fut secondé dans ses travaux par une rare puissance d'analyse jointe à une prodigieuse mémoire de dates et de faits.

Il me semble encore entendre le cri de surprise, de douleur de tout Québec, lorsque la triste nouvelle se répandit que notre excellent compagnon de Séminaire, en 1839, plus tard le collaborateur estimé de M. Ferland, Casgrain, venait de succomber à une attaque d'apoplexie foudroyante, le 10 octobre 1873, au moment même où il entraînait chez son libraire, M. P. G. Delisle, pour lui remettre des épreuves corrigées la veille.

Je ne saurais signaler ici que les principaux travaux du docte abbé : la réédition des œuvres de Champlain, fondateur de Québec et premier gouverneur de la colonie ; monument de longues et patientes recherches pour collectionner, mettre en ordre, annoter les diverses éditions des voyages du grand géographe.

L'ouvrage contient : Le voyage de Champlain aux Indes Occidentales, précédé d'une notice biographique de Champlain ; le voyage de 1603 ; l'édition de 1613, c'est à dire les voyages à l'Acadie de 1604 à 1607, et les voyages au Canada depuis la fondation de Québec 1608, jusqu'en 1613, avec *fac simile* photo lithographique de toutes les cartes et vignettes, y compris la rarissime grande carte de 1612, et la petite carte de 1613, en son *vray méridien*, le quatrième : l'édition de 1632, première et seconde partie, avec la *Grande Carte* et sa *Table* ; le *Traité de la Marine* ; le *Catéchisme* en Huron du Père Brébeuf ; l'*Oraison Dominicale*, traduite en Montagnais par le Père Massé ; une dissertation sur les cartes de Champlain ; un dictionnaire topographique du Canada ancien ; des pièces justificatives et une table générale des œuvres de Champlain.

Le catalogue des ouvrages que l'abbé Laverdière a publiés ou dont il a surveillé l'impression, est considérable. Outre les œuvres de Champlain et le journal des Jésuites, il faut encore porter à son crédit : Les "Relations des Jésuites," trois volumes compactes, grand in octavo, de plusieurs centaines de pages ; le cours d'Histoire du Canada, par M. Ferland, seconde partie de 1663 à 1759 ; l'Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation ; plusieurs petits opuscules, entre autres "Notre Dame de Recouvrance de Québec," à la mémoire du R. P. Massé, S. J. ; plusieurs livres de chant, entre autres : "le Chansonnier des Collèges," "les Cantiques à l'usage des maisons d'éducation," "trois éditions des Chants Liturgiques," "la dernière édition du Graduel et du Vespéral," la "Semaine Sainte," le "Rituel Romain." La dernière œuvre qu'il espérait pouvoir livrer bientôt à la publicité, est le "Paroissien Noté," œuvre destinée à populariser au milieu de nous le chant de nos églises (Lareau) ; ajoutons y *Histoire du Canada à l'usage des maisons d'éducation*, — destinée à faciliter et à rendre agréable aux élèves, l'étude de nos annales, — et la brochure qu'il prépara, conjointement avec l'abbé Casgrain, sur la découverte du tombeau de Champlain d'ou origina la mémorable *Querelle des antiquaires*.

Les traces des persécutions et des calomnies sont pour le mérite ce que les trous de balles sont pour le drapeau.

C'est pendant la canicule que chacun s'offre à vous prêter un manteau, et les plus nombreuses invitations à dîner s'adressent toujours à des gens qui n'ont pas faim.

CORRESPONDANCE

A MADEMOISELLE BENJAMINE

Ecrivez, écrivez, gracieuse Benjamine ! vous êtes la bienvenue au milieu de notre cercle.

Ecrivez, — et celle pour laquelle vous avez eu tant de jolies phrases ne sera pas la dernière à répondre à votre sympathie par une immense sympathie.

Dites-nous tout ce que vous voudrez : parlez-nous de vos neiges, de vos frimas, de vos montagnes, de votre nostalgie — et de vous un peu. Je suis sûre que de votre plume ne peut tomber que du riant, du rose et du coquet.

Tout à vous,

HERMANCE.

UNE STATUE A DE MAISONNEUVE

Le conseil, s'appuyant sur le vieil adage : *Mieux vaut tard que jamais*, s'est enfin décidé à nommer "un comité spécial chargé de faire les démarches pour fêter dignement le 250^{me} anniversaire de la fondation de Montréal. Ce comité se compose comme suit : Son Honneur le Maire, les échevins Germain, Boisseau, Rolland, Connigham, McBride et Griffin".

Mais ce n'est pas suffisant, il faut que ces messieurs s'en occupent activement, et surtout — voilà le hic — ne pas oublier la statue au fondateur de notre ville : De Maisonneuve.

Cette question intéresse vivement la population intelligente de la métropole canadienne, et nous avons hâte de voir comment le comité va s'y prendre pour mener la chose à bonne fin.

Depuis assez longtemps on lambine sur ce sujet pour que les citadins soient en droit d'attendre un travail consciencieux de nos échevins.

PATRIOTE.

LA SOURCE D'EAU VIVE

Trois voyageurs se rencontrèrent près d'une source d'eau vive placée au bord d'un chemin. Une large coupe de terre recueillait son eau, et le ciseau de l'ouvrier qui l'avait creusée y avait en même temps gravé ces mots adressés aux passants :

RESSEMBLE A CETTE SOURCE.

Leur soif étanchée, les trois voyageurs lurent l'inscription et cherchèrent le sens.

— C'est un conseil, dit le premier, qu'à ses gâchettes de cuir, à sa ceinture gonflée, et au ballot qui chargeait ses épaules, on pouvait reconnaître pour un riche marchand : la source coule toujours, elle va au loin, elle se grossit en route de mille ruisseaux qui en font une rivière, et semble nous dire par son exemple : Sois actif, ne t'arrête jamais, et tu prospéreras.

Le vieillard qui portait à la main un livre, secoua la tête.

— Il y a ici une leçon plus haute, dit-il ; cette fontaine qui s'offre à tous les altérés sans leur demander ni paiement, ni reconnaissance, dit aux hommes : fais le bien pour l'amour du bien et ne cherche aucune récompense au dehors de toi-même.

Les deux voyageurs se turent : le troisième gardait le silence. C'était un adolescent aux cheveux blonds, qui se séparait pour la première fois de sa mère. Ses compagnons le prièrent de donner aussi son explication ; alors il baissa les yeux, rougit beaucoup, puis s'enhardissant :

— Moi, dit-il, l'inscription de la source me dit autre chose ! Qu'importerait l'éternel mouvement de cette onde et le flot qu'elle offre à notre soif, si quelque corruption l'avait troublée ! Ce qui fait son prix, c'est sa limpidité ! Nous inviter à lui ressembler, ce n'est point faire appel à notre diligence ou à notre libéralité, mais c'est dire de conserver notre âme assez pure pour refléter, comme cette source d'eau vive, tous les rayons du Ciel, et toutes les fleurs de la terre.



LA PARISIENNE

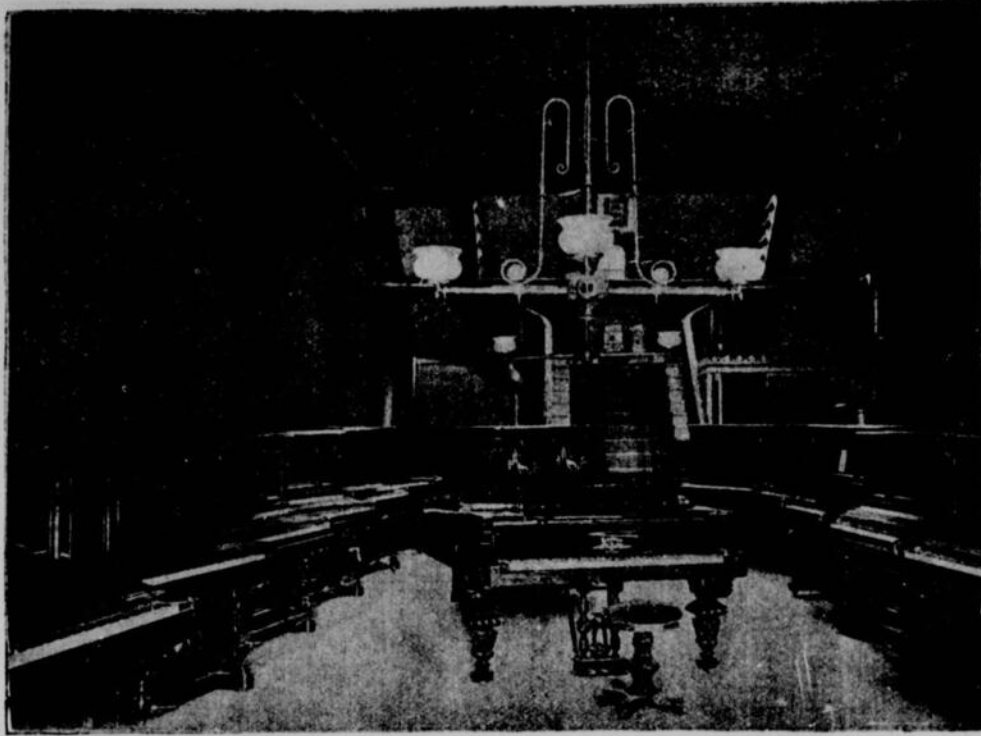


LA CANADIENNE



LE DENOUEMENT DE LA REVOLTE DES SAUVAGES. — INDIENS SE RENDANT A LA RÉSERVE FAIRE LEUR SOUMISSION

MAISON CANADIENNE



VUE DE L'UNE DES SALLES DU MAGASIN DE PIANOS & HARMONIUMS DE MM. LAURENT, LAFORCE ET BOURDEAU, DE MONTRÉAL.

Cette maison fût fondée en 1860. Les propriétaires ont complètement réorganisé l'établissement, l'aménagement intérieur a été considérablement amélioré et la bonne renommée de la maison ne fera que gagner à ces changements.

MM. Laurent, Laforce & Bourdeau font tout leur possible pour donner satisfaction à leur clientèle.

Les instruments les plus nouveaux et des meilleures fabriques, sont toujours à la disposition des acheteurs. La beauté, la bonté et le fini des instruments ne laissent rien à désirer.

Tout ordre d'expédition, soit en ville, soit à la campagne, est rempli avec célérité.

Nous donnons une magnifique gravure représentant une des salles d'exposition de cette maison, toutes les personnes pourront juger des nombreuses améliorations dont ces messieurs ont doté leur établissement.

1er étage, salle d'exposition des pianos, un véritable salon sous le rapport du confortable.

2ème étage, salle d'exposition des harmoniums disposition élégante et commodité.

3ème étage, renferme les ateliers de réparations de toutes sortes, dans lesquels ces messieurs font exécuter toute espèce de travail concernant leur commerce.

Les prix sont modérés.

Tous sont respectueusement invités à visiter l'établissement de messieurs

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU,
1637, rue Notre Dame,
MONTRÉAL.

LE BRIGADIER TIREFEU

Il était une fois... — nous conta ce soir-là le brigadier Malancel, — un brigadier qui n'était pas fort.

Et pourtant, c'était un brigadier d'artillerie.

Or, les artilleurs, c'est des savants, chacun sait ça. La preuve, c'est qu'ils chantent toujours :

Que si vous voulez jouir des plaisirs de la vie,
Engagez-vous, jeune homme, dedans l'artillerie,
Nous touchons bonne paye, nous n'sommes point fatigués,
Nous avons l'air de plaire à ces jeunes beautés.

Ce qui démontre clairement que de tout temps les bombardiers ont été fortunés sous le rapport de la bourse, de l'esprit et du cœur.

Eh bien ! le brigadier Tirefeu, quoique artilleur n'était pas fort.

Malin, par exemple, malin comme un singe.

Ainsi il ne savait pas lire. Nommé pendant la guerre, il pouvait juste signer son nom.

Eh bien ! savez-vous comment il s'y prenait dans les choses délicates de son métier ?

Lorsqu'il était de semaine, et qu'un garde d'écurie avait perdu une pelle, une fourche, n'im porte quoi, Tirefeu lui disait d'un air aimable :

— Vous savez écrire, mon ami ?

— Certainement, brigadier.

— Écrivez-moi donc votre nom, là, sur ce calepin, Et le garde d'écurie, naïf, s'inscrivait sur le calepin de Tirefeu.

Ce dernier dessinait aussitôt à côté du nom une pelle ou une fourche, puis il présentait sa liste au fourrier, qui imputait les ustensiles à qui de droit.

Pas bête, le procédé, hein ? Seulement, le brigadier Tirefeu était ennuyé dans le service ; il prenait tout au pied de la lettre.

— Et il défendu de fumer dans les écuries ? demandait-il.

— Formellement, brigadier, répondait le garde d'écurie.

— Eh bien ! le falot fume, vous serez consignés quatre jours.

Un jour, le brigadier Tirefeu était de garde. Il devait y avoir une revue à pied dans la cour du quartier, et l'adjutant major avait recommandé un coup de pinceau soigné.

Depuis le matin, Tirefeu avait fait sonner aux consignés, avait demandé des hommes de corvée, et il avait rôdé partout, ramassant lui-même de longs brins de paille qu'il portait au fumier ou des pierres qu'il cachait dans les tuyaux de conduite.

Il avait fait si souvent sonner, que les chefs, agacés, avaient réclamé à l'adjutant, et celui-ci avait défendu au brigadier de demander de nouvelles corvées.

Cependant Tirefeu n'était pas content. La cour de l'infirmerie, surtout, l'inquiétait.

Dans sa dernière tournée, il y avait aperçu un amoncellement de vieux papiers, de crottins, de morceaux de sabots d'un aspect déplorable, et, si le colonel pénétrait jusque-là, il se troublerait, bien sûr.

Il n'y avait qu'un homme en prison, une grosse bête, puni pour saleté incurable, un de ces malheureux qu'on ne peut pas décroter, une tête de corvée, quoi !

Tirefeu le fit sortir, et le mettait sous la sur-

veillance d'un homme de garde, il lui dit d'un ton imposant :

— Qu'il y a des limmondices dans la cour ! que tu vas prendre un balai, que tu balaieras les limmondices, que tu feras n un trou, que tu mettras les limmondices dedans et que tu lé boucheras.

Une demi heure après, notre homme revient en se grattant la tête comme quelqu'un qui ne comprend pas :

— Brigadier, z'ai balayé les élémondices, za fait n-trou, za mis les élémondices dedans, za la bouché... il reste de la terre.

— Eh ! tonnerre, reprend Tirefeu, fais n un autre trou, mets la terre dedans et tu lé boucheras.

Deuxième retour du prisonnier :

— Brigadier, za fait n un autre trou, za mis la terre dedans, za la bouché, il reste encore de la terre.

— Satanée buse ! hurle Tirefeu, tu ne l'as pas fait assez grand. Recommence jusqu'à ce qu'il ne reste rien.

Et le malheureux homme de corvée faisait des trous, et plus il en faisait, plus il restait de la terre.

Il était là, suant, s'épongeant, ahuri, devant un énorme tas de terre, résultat de son travail, quand, la revue finie, le colonel eut l'idée d'aller visiter l'infirmerie.

— Qu'est-ce que toute cette terre ? demanda-t-il au brigadier Tirefeu.

— Mon colonel, qu'il y avait des limmondices, que j'ai fait faire des trous pour les mettre dedans et qu'alors, alors...

— C'est le foisonnement, observa sentencieusement le capitaine instructeur.

Et le colonel passa en disant :

— Qu'on porte cette terre au jardin potager.

— Ah ! c'est le Foisonnement, disait le brigadier Tirefeu en montrant le poing au malheureux qui n'en pouvait mais. De quelle batterie est-il, ce Breton là ? Que vous coucherez au clou tous les deux pendant deux jours pour vous entendre et me faire des farces.

Et le soir, le brigadier Tirefeu, qui avait porté deux jours de salle de police au canonnier le foisonnement, se voyait consigné huit jours par l'adjutant pour avoir risqué une plaisanterie déplacée.

Il n'a pas encore compris, FOLARÇON.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Quand vous mettez de côté des œufs pour votre hiver, voyez à ce que la coquille soit parfaitement propre. La coquille est poreuse, et s'il y reste quelque saleté, l'œuf se gâtera, tant bien soit que vous en prenez autrement. Les mettre dans du sel ne les conserve pas aussi bons pour l'hiver que les tenir dans de l'eau de chaux ou leur donner une couche de vernis, mais tout de même c'est un moyen facile de les conserver pendant une courte période.

Gâteaux d'œufs. — Beurrez un moule et cassez dedans le nombre d'œufs que vous voulez, 1 par personne en général, salez et poivrez de temps en temps.

Mettez le moule dans une casserole contenant de l'eau bouillante, faites cuire au bain-marie $\frac{1}{2}$ heure ou $\frac{3}{4}$ d'heure, et mettez au dessus du moule une couverture avec de la braise. Quand vos œufs seront bien dorés et que le gâteau sera pris, retirez-le, laissez-le un peu refroidir, puis retournez-le sur un plat et entourez-le d'une sauce tomate.

Boules de neige. — Faites une pâte avec 250 grammes de farine, 4 œufs entiers, 3 cuillerées de sucre en poudre, 4 cuillerées de cognac ou de fleur d'oranger. Travaillez la pâte, laissez-la reposer 25 minutes et donnez deux tours, à une demi heure de distance chacun. Coupez en rubans minces de la largeur du doigt ; roulez autour du doigt ou enlancez les uns dans les autres. Mettez les dans une boule à cuire les légumes dans le pot au feu.

Prenez la boule, et plongez la tout entière dans une friture bouillante, où elle restera jusqu'à ce que la pâte soit dorée. Retirez la boule, égouttez, sortez en les gâteaux, que vous saupoudrez de sucre fin.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 21 FEVRIER 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

Mais Mlle Dementières ne se fâcha point de cette préférence. Elle vit même d'un bon œil les assiduités de Porthos pour sa belle sœur.

Ce chien n'était il pas le meilleur des gardes du corps ?... Elle venait d'en avoir la preuve.

Un chercheur de pain s'étant permis de sonner à la porte, bien inutilement du reste, Mlle Henriette ne donnait jamais aux pauvres, Porthos s'était élancé en aboyant furieusement.

— Avec ce chien, — expliqua-t-elle tout bas à son frère, je suis beaucoup plus tranquille. — Il nous préviendrait de l'approche de n'importe qui.

D'après le rapport du jardinier, Marcelle concluait qu'elle avait dû se tromper, que Fédor ne s'était pas introduit la nuit précédente dans le parc de Vernon.

Néanmoins, pour l'acquit de sa conscience, elle introduisit le bout de ses doigts dans la pochette interne du collier.

Son billet avait été enlevé !

Il avait été remplacé par un autre.

Un frisson de bonheur passa entre les deux épaulés de Marcelle.

Au prix de prodiges d'adresse et de patience, elle le déplaça, pour ainsi dire, sous les yeux de ses geôliers, la tête courbée sur son ouvrage.

Et ce fut en éprouvant une véritable angoisse de joie qu'elle le lut :

" Au coup de deux heures, coûte que coûte, dirigez-vous vers le bord de l'eau, en face du petit bois. Ou je me trompe fort, ou à cet instant vous serez seule. Courez de toutes vos forces jusqu'à la rivière, faites-vous accompagner de Porthos, et laissez-vous faire. Là est le salut. A bientôt. " FÉDOR. "

Elle leva les yeux sur la pendule.

Elle marquait neuf heures du matin.

Et il lui semblait que l'heure fixée par le billet n'arriverait jamais.

Elle était bien décidée à obéir à tout prix à ce que lui demandait Fédor.

Comment pourrait-elle y parvenir ? Cela elle l'ignorait.

Néanmoins, elle braverait tout, elle y était bien résolue !

Elle s'assit à la table du déjeuner, mais son estomac serré ne put accepter aucune nourriture.

Et ce furent des plaisanteries sans fin de la part de Mlle Henriette.

Les mêmes d'ailleurs, toujours les mêmes, car la vieille fille ne brillait pas par l'imagination.

M. Dementières n'y prenait point part. Il n'adressait même plus la parole à Marcelle.

Parfois ses yeux s'arrêtaient sur la jeune femme avec une expression féroce.

Par moments il regrettait de ne point l'avoir tuée !

Il eût été délivré, au moins, de l'épouvantable obsession à laquelle il était condamné.

Après le déjeuner, il prit sa sœur à part.

Lui aussi il avait eu son idée, il l'avait mise à exécution.

— J'ai écrit à Paris, — dit-il à la vieille fille. — J'ai écrit au domestique du comte. Il me dira s'il est au courant des faits et gestes de son maître.

— Et lui as-tu donné ton adresse, à Vernon ?

— Jamais de la vie... Qui me dit que cet homme n'aurait pas été vendre mon secret à son maître pour toucher des deux mains ?

— Au fait, tu as raison.

— Un domestique partira à franc étrier de Boursac aussitôt la lettre reçue et me l'apportera ici. J'ai donné des ordres précis à Jutard.

— Quand as-tu écrit ?

— Le jour d'avant hier.

— Tu pourrais, à la rigueur, avoir une réponse dans l'après-midi.

A tout instant Marcelle regardait l'heure.

Son anxiété devint tellement violente qu'elle crut à diverses reprises que la pendule était arrêtée.

Elle marchait, cependant. L'aiguille continuait sa course.

Une heure... une heure et demie.

Et voilà que tout à coup on sonne à la grande porte.

C'est le garde champêtre de la commune de Souesmes.

Un vieux bougre, orné d'une paire de favoris poivre et sel, tout fier de ses fonctions, de son baudrier, de sa plaque.

— Bonjour, monsieur, madame, tout le monde et la compagnie, — dit-il en entrant.

Et après avoir salué en tirant fortement le pied en arrière :

— Mademoiselle Dementières, — fait-il d'un ton mystérieux, — je voudrais vous parler en particulier.

M. Dementières avait dressé l'oreille.

Il se rapprocha de sa sœur.

— Oh ! Monsieur peut entendre, — fit le garde, — d'autant plus que ça le concerne peut-être tout autant que vous.

— Venez, venez, — répondit Mlle Henriette.

Et elle entraîna son frère et le garde vers le bout du jardin auquel attenait le parc, sans autre séparation qu'une claie fermée par une barrière.

— Voyons, — fit Mlle Dementières, très émue, — et très rouge, voyons, père Ménétrier, de quoi s'agit-il ?

— Mam'zelle, je suis venu vous prévenir, et vous aussi, monsieur, parce qu'avant tout, voyez-vous, il faut faire son devoir...

— Parlez, mais parlez donc, Ménétrier... Vous voyez bien que je bous.

— Patience, nous y voilà... Mam'zelle...

Pour l'orsse, j'étais en train de prendre mon petit café à la Pomme de pin... vu que, il y a un particulier qui m'avait donné la pièce. J'étais dans un coin de la salle, tout auprès de la cheminée. Et aussi tout près de la porte qui donne dans l'autre salle plus petite.

— Mais allez donc, — fit M. Dementières d'une voix tonnante...

— Je vas, je vas, mais faut bien vous expliquer.

Donc, j'avais fini de lire le *Petit Journal* en prenant ma demi tasse... V'là que j'entends qu'on remue des verres... Et on parle... à voix basse. Mais j'entendais tout de même très bien. Ils étaient deux. Et il y en a un qui dit à l'autre :

— Allons, filons.

— Oui z'il est temps... Combien qu'il nous faut pour arriver au parc de Vernon ?...

— Z'un petit quart d'heure.

— Nous pourrions passer ?

— Oui il y a z'une brèche dans la haie, par le haut du parc, ça ne tient pas.

Et voilà mes particuliers qui décampent.

— Et vous n'êtes pas allé chercher les gendarmes ?...

— Ma foi non, répliqua le père Ménétrier, ça ne regarde pas les gendarmes, ça... C'est une affaire rurale... J'ai préféré venir vous avertir.

— Mais les gendarmes ! insista M. Dementières.

Le père Ménétrier était horriblement jaloux des gendarmes.

— Avec ça qu'ils viennent me chercher quand ils veulent faire quelque coup. Ils touchent bien leurs primes pour eux tout seuls.

— Le haut du parc, — répétait M. Dementières. — Il faut y courir... Et emmener Porthos.

— Il vaut mieux le laisser auprès de ma belle-sœur. Elle ne doit rien savoir...

— Courons.

— Venez avec nous, Ménétrier.

— Oui, mam'zelle, il faut que je soye là pour verbaliser.

Et tous trois se dirigèrent vers le haut du parc.

Ils venaient d'atteindre la haie de clôture, le père Ménétrier se penchait pour découvrir l'endroit où les épines avaient été coupées pour pratiquer une brèche cachée... lorsque des cris partirent du fond du parc.

— Mademoiselle Henriette !... Mademoiselle Henriette.

— C'est Françoise ! fit la vieille fille.

Françoise accourait essoufflée.

Elle était suivie d'un homme à cheval.

C'était un domestique de Boursac.

Sa bête était blanche d'écume.

— Une lettre pour moi, n'est ce pas ! Donnez...

Et M. Dementières brisa l'enveloppe d'une main fébrile.

Il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur la lettre qu'il poussa une exclamation de fureur folle.

— Joués ! nous sommes joués ! — fit-il d'une voix étranglée.

" Monsieur, — disait la lettre, — que Mlle Henriette lut en poussant de véritables cris de rage, — je ne sais pas où est mon maître. Mais je me suis informé en rentrant, dès que j'ai trouvé votre lettre. M. le comte doit être à Salbris. Il a fait adresser un chien à Salbris au nom d'un M. Noris. Voilà tout ce que je peux vous dire.

Votre serviteur, FIRMIN. "

M. Dementières essayait de retrouver son sang-froid.

— Vous, Lucien, — dit-il à son domestique, — vous allez demeurer ici avec le père Ménétrier, auprès de cette haie. Vous n'en bougerez sous aucun prétexte. Toi, Henriette, rentre au plus vite avec Françoise. Fermez toutes les portes de la maison, et les fenêtres... Moi, je cours à Salbris et je ramène les gendarmes.

Et sautant en selle sur le cheval du domestique, il se disposa à partir.

— Sur la gauche, au bout de l'avenue, tu trouveras une porte. J'en ai la clef dans ma poche. — Mlle Dementières sortait un volumineux troussseau. — Tu prendras à travers champs, cela te fait gagner au moins cinq cents mètres. Et nous, Françoise, rentrons vite à la maison.

Précipitamment, suivie en arrière par Françoise qui n'avait pas les mêmes raisons que sa maîtresse pour se dépêcher, Mlle Dementières se dirigea vers le jardin...

Le hurlement qui s'échappa de ses lèvres n'a de nom dans aucune langue.

Marcelle ! oui ! Marcelle ! était devant elle.

Elle venait de lui apparaître, franchissant la porte du jardin, et courant de toutes ses forces vers la rivière.

Porthos bondissait à ses côtés.

— Arrêtez ! arrêtez ! je vous ordonne d'arrêter !

Marcelle tourna la tête.

Une distance de vingt-cinq mètres la séparait tout au plus de sa belle-sœur.

— Arrêtez, — râla Henriette, en trouvant dans sa haine et sa furie une force inconnue qui lui donna des ailes. — Arrêtez !...

Marcelle avait atteint le bord de l'eau.

Comme par enchantement comme dans les féeries, du bois qui garnissait l'autre rive sortit un pont, une passerelle légère, formée de deux planches, qui décrivit dans les airs un gigantesque arc de cercle et, s'abattant avec lenteur, vint mordre l'autre rive.

— Arrêtez !... Ah ! la misérable ! Ah ! la gueuse !... Arrêtez !... A moi !... Les gendarmes ! Père Ménétrier ! A moi ! Au feu !

Marcelle était déjà sur le pont.

Et elle le traversait avec une alacrité d'hirondelle.

Mais elle n'était pas au milieu que Mlle Henriette s'y engageait à son tour.

Alors, sur l'autre rive, écartant les branches des troènes et des aulnes, Fédor se montra.

Il tendit la main à Marcelle qui disparut sous le taillis, et, se mettant résolument en travers de la passerelle :

— Mademoiselle, — dit-il d'une voix grave, — bien qu'une joie intense le fit trembler, — mademoiselle, arrêtez-vous... Celle que vous persécutiez avec tant d'acharnement est désormais en sûreté... Elle est sous la garde de mon honneur.

— Joli ! — bégaya la vieille fille en essayant de ricaner. — Vous êtes un bandit, un voleur, un...

Elle n'acheva pas.

Un autre acteur, sur qui elle ne comptait certainement pas, venait d'entrer en scène.

Porthos, tout en gaubadant aux côtés de Marcelle, n'avait point franchi la passerelle.

Il avait pris une autre voie et s'était tout bonnement jeté à la nage.

Mais, entendant son maître élever la voix, son maître qu'il éclaboussait en sautant après lui, il se retourna vers Mlle Dementières, lui décochant les terribles crocs qu'il lui avait déjà, à diverses reprises, exhibés.

Et comme la vieille fille, ivre de colère, montrait le poing à Fédor, il s'élança sur elle en aboyant avec fureur.

—Mademoiselle, —cria encore le comte, —retirez-vous. Il va vous arriver malheur....

—Je veux passer, —fit Mlle Dementières avec intrépidité —Je veux vous empêcher de commettre votre ignoble rapt.... je veux....

—Allons ! pas tant d'histoires, —fit à mi-voix en goguarnant un individu caché par les ronces, au bord même de l'eau.

Et le même ajouta avant que Fédor pût l'empêcher de commettre cet acte d'un goût déplorable :

—Va pour un bain !

En même temps la passerelle fut violemment agitée et Mlle Dementières, perdant l'équilibre, tomba la tête la première au milieu du courant.

—Qu'as-tu fait ? malheureux ! —s'écria Fédor en s'adressant à Jules Raisin qui se tenait les côtes, —mais elle va se noyer !....

—N'y a pas de danger.... Ça ne se noie pas les mauvaises bêtes, et tenez !....

Il se passait effectivement une scène du plus haut comique.

Mlle Henriette, en piquant ce qu'en terme de natation on est convenu d'appeler un "platcul", avait fait jaillir autour d'elle toute une gerbée d'eau.

En même temps, elle poussait toute une série de gloussements suraigus qui n'avaient rien d'humain.

Et Porthos de répondre à cette appel suprême d'une créature en péril.

Porthos, ne raisonnant pas, oubliant son aversion et sa rancune, Porthos se jeta à la nage, empoignait Mlle Henriette par sa jupe et la portait en sûreté sur l'autre bord, en l'y laissant en proie à une épouvantable crise de nerfs....

Etre sauvée par Porthos !....

Quelle honte ! quelle rage !....

Le froid qui s'emparait d'elle finit par rafraîchir ses esprits.

Comme personne n'arrivait à son secours, elle revint tout simplement à elle, se secoua en frissonnant, et reprit avec sa trempée le chemin de Vernon.

Françoise, tranquillement, était en train de récurer une casserole.

Avec l'insouciance propre à certains cerveaux terreaux, elle ne s'était pas préoccupée de l'absence, de courte durée d'ailleurs, de sa maîtresse.

Sur l'ordre précédent de celle-ci, elle avait barricadé les portes, fermé les fenêtres, si bien que Mlle Dementières fut forcée de frapper longtemps avant de se faire ouvrir.

La Françoise se décida enfin à tirer les verrous et à entre-bâiller la porte, et v'lan ! v'lan ! Deux maîtres soufflants lui claquent sur les joues.

—Ah ! ben ! —fit elle, — en voilà une ouvrage !

Puis regardant sa maîtresse :

—Jésus ! bon Dieu ! vous que vous vous êtes arrangée comme cela ?

—Voilà comme vous venez à mon secours quand on est en train de m'assassiner !....

—Assassiner !....

—Oui, ces misérables ! ils ont voulu m'étrangler, me noyer. Mais ça se paiera tout cela. On va les arrêter.... Les gendarmes vont venir....

—Et le père Ménétrier ?

—Il faisait comme toi.

—Il récurait une casserole ?

—Il restait dans le parc avec Lucien au lieu de me venir en aide.

—M. Dementières leur z y a dit de rester près de la haie et de ne bouger, sous aucun prétexte.

—Quelle diable !.... Je ne sais ce qui me retient.... Cours chercher le père Ménétrier.

Le garde champêtre arriva, suivi du domestique. Ils n'avaient rien entendu.

—Faut verbaliser d'abord, —fit le père Ménétrier.... —parce que c'est une affaire rurale.

—Les gendarmes vont venir.

Le garde haussa les épaules.

—Si les gendarmes viennent.... je ne verbalise point, du moment que c'est eux qui travaillent, il n'y en a que pour eux.

—Je vous donne l'ordre de verbaliser.

—Fallait pas appeler les gendarmes.

—Je vous donne l'ordre....

—J veux ben ! j veux ben !.... mais je n'veux point travailler avec les gendarmes.

Ils arrivèrent en effet.... deux heures plus tard.... tout comme les carabiniers d'Offenbach !

—Dame ! écoutez donc, de Souesmes à Salbris il y a trois bonnes lieues et tout autant pour revenir, comme disait fort bien le brigadier, qui répondait avec sang froid aux injures et aux menaces de la vieille fille.

—Et, —ajouta-t-il encore, —les chevaux sont à nous, nous n'avons pas envie de les tuer.

Ce qu'il faut renoncer à dépendre, c'est le déchaînement égaré de M. Dementières.

D'abord, son cheval surmené par la course fort longue qu'il avait dû subir de Boursac à Souesmes, enlevé ventre à terre par lui jusqu'à Salbris, avait refusé de se mettre au trot pour le retour à Souesmes.

M. Dementières était donc demeuré bien en arrière des gendarmes.

Lorsqu'il atteignit enfin Vernon, lorsque sa bonne sœur recommença, tout spécialement pour lui, en l'amplifiant, le récit du drame et des tentatives d'assassinat dont elle avait, disait-elle, été victime ; lorsqu'il put se convaincre enfin, car il écoutait hébété, abruti, sans comprendre, que sa victime s'était envolée, il s'affaissa sur une chaise et y demeura inerte, dans un état de prostration complète.

C'était fini, bien fini !....

Sa vengeance lui échappait.

La fortune du comte Stroganof lui permettait certainement d'accomplir des miracles.

Tout au contraire, Mlle Dementières se tremoussait, s'agitait, secouant son frère et faisant d'inutiles efforts pour l'arracher à sa torpeur.

—Il faut courir, —il faut chercher.

Les gendarmes manquaient d'enthousiasme.

Et le père Ménétrier, donc !....

Le brigadier verbalisait longuement.

C'était autant de gagné. Pendant ce temps-là les chevaux soufflaient.

Enfin, Henriette se décida à prendre l'initiative du mouvement.

—Vous comprenez bien, —dit-elle, —qu'ils ne sont pas demeurés là à vous attendre !

—Où sont-ils ? —demanda M. Dementières, où... Oui ! où sont-ils, les misérables ?....

—A Salbris, sans doute, où ils vont prendre le train.... En tous cas, à Salbris, vous obtiendrez sans doute des renseignements.

On attela une voiture et M. Dementières, escorté de deux gendarmes, se dirigea de nouveau vers Salbris.

En route, le brigadier interrogea quelques paysans, quelques carriers.

La réponse fut identiquement la même, on n'avait rien vu.

Mais à Salbris, à l'auberge du Cheval Rouge, la maîtresse fournit un renseignement précieux.

—C'est ici qu'est descendu un monsieur....

—Noris, —fit M. Dementières.

—Oui, c'est bien cela, —répliqua la femme.... Il est là dans la chambre. Il vient de rentrer....

M. Dementières laissa échapper un soupir de satisfaction féroce.

Allait-il donc tenir enfin son ennemi !

A cette pensée, il sentit ses jambes se dérober sous lui.

—Montons, fit le brigadier en mettant le revolver à la main.

L'aubergiste suivait, effarée, toute surprise et toute effrayée aussi de voir les gendarmes.

—C'est du bon monde, disait-elle, — que ce monsieur — du bien bon monde.... Et il paie si bien !

—Taisez-vous, —lui dit brutalement le brigadier. —Il veut acheter une propriété dans le pays.

—Vous avez cru ça ?

—Voilà la porte de la chambre.

Le gendarme heurta très fort.

Rien !

—Au nom de la loi, ouvrez !....

Rien.

—Enfonçons la porte, fit M. Dementières.

Et il cria aussitôt :

—Monsieur le comte Fédor Stroganof, nous sommes en force. Nous savons que vous êtes là... Rendez-vous !

Toujours le même silence.

Les deux gendarmes se ruèrent contre la porte. Sous cette violente pression la gâche de la serrure sauta et la porte s'ouvrit toute grande.

—Pourquoi donc toute cette vacarme ? —demanda une voix avec un fort accent anglais.

En même temps Tim sauta à bas du lit où il était étendu.

Il s'étirait les bras, le brave Tim.

—Vous vous faites appeler Noris, et vous êtes le comte Stroganof.... Vous avez....

M. Dementières coupa la parole au brigadier....

—Pas lui ! ce n'est pas lui.... C'est le domestique.

Et le persécuteur de Marcelle se tordit désespérément les bras.

Sa dernière espérance lui était arrachée.

—Je suis le serviteur du comte Fédor Jean Noris Stroganof-Remer, —répliqua Tim avec assurance.

—Au nom de la loi, je vous arrête.

—C'est fort bien, mais vous devriez bien me donner des nouvelles de mon maître. Il n'est pas rentré depuis hier au soir, et je commence à être très inquiet.

V.—MARCELLE HEUREUSE !

C'est avec le plus méticuleux des soins et sans oublier, sans négliger aucun détail que, de longue main, Fédor Stroganof avait préparé l'enlèvement de Marcelle.

Au moment où la jeune femme traversait la passerelle jetée sur la Sauldre, un grand brougham aux couleurs voyantes, conduit par un cocher à la livrée du comte, traversait la route un peu au-dessus de Souesmes, se dirigeant vers la petite ville de Brétigny.

Les panneaux de bois de cette voiture étaient relevés, l'attelage, deux trotteurs russes, filait à toute vitesse.

Cette voiture là était vide.

Elle devait forcément attirer les regards des curieux.

Sur la même route, à un embranchement de chemin de traverse, un autre coupé, modeste, défraîchi, conduit par un cocher vêtu d'une houppelande noire, courait dans la direction de La Motte Beuvron.

Il emportait Fédor et Marcelle.

Après la scène du bord de l'eau, laissant Mlle Henriette se débattre entre les pattes de Porthos, il avait rejoint la jeune femme.

—Vite, partons.

Et il l'avait entraînée vers la voiture.

Le cocher était Russe et ne parlait pas un mot de français.

Fédor lui donna un ordre, referma la portière.

La voiture partit comme le vent.

Marcelle était tombée défaillante sur les coussins du coupé.

Elle n'osait interroger Fédor....

Il lui semblait toujours entendre les cris de sa belle-sœur, puis un bruit de chevaux, tout le fracas d'une endiablée poursuite.

Fédor, à tout instant, relevait le petit store recouvrant le losange vitré placé derrière la voiture.

—Rien, —disait-il, —il n'y a rien.

Et il la rassurait encore.

—On n'a pas retrouvé notre trace.... On ne nous poursuit pas....

Malgré tout, elle continuait de trembler.

P plutôt que d'être resaisie par les deux monstres qui l'avaient tant torturée, elle eût cent fois préféré la mort.

Fédor, maintenant que son inquiétude se calmait, se sentait singulièrement embarrassé.

—Avez vous moins peur désormais, se hasardait-il à lui demander ? Vous trouvez vous mieux ? Etes vous plus calme ?

—Oui ! oui ! Merci,—répondit elle d'une voix tremblante.

—N n ! non ! ne me remerciez pas... Je vous en conjure !... Si vous saviez combien je suis heureux d'avoir réussi.

Et il ajouta, si bas qu'elle put l'entendre à peine :

—Jamais je n'ai été aussi heureux.

Il disait vrai, il nageait en plein ciel.

La voiture sortie du chemin de traverse, suivait la route d'Argent, de là elle piquait droit sur Gien.

Ils atteignaient la gare de cette ville vers les six heures du soir.

Marcelle était partie sans chapeau, sans manteau.

Mais Fédor avait songé à tout, nous l'avons dit.

Dans le coupé, Marcelle avait trouvé une vaste pelisse de fourrure et un capuchon qui devait cacher à tous les yeux son merveilleux visage.

A Gien, un domestique en livrée sombre attendait à la gare.

Il s'approcha du comte et lui remit un ticket.

—Le train va passer dans un quart d'heure, monsieur le comte.

Fédor remercia de la tête.

Marcelle avait pris son bras ; encapuchonnée, voilée à tous les yeux ; elle tremblait comme un jeune oiseau surpris.

Et lui, de sa voix la plus douce, il lui répétait encore :

—Calmez vous, calmez-vous, je vous en conjure... Le péril est passé... Comment voulez-vous que l'on ait fait jouer aussi promptement le télégraphe ? C'est impossible. Vous allez vous rendre malade.

Le train arrivait.

Fédor montra son ticket à un employé qui salua gracieusement.

Un compartiment retenu. Parfaitement.

On a toujours des égards pour un gentleman qui se paye le luxe d'un compartiment pour lui seul.

Le train partit.

Marcelle rejeta en arrière le capuchon et sa jolie tête apparut en pleine lumière, les yeux agrandis par l'émotion.

—Je vais vous dire notre itinéraire,—fit Fédor, et vous allez voir que tout marchera à ravir. Les grosses difficultés sont vaincues. Nous allons arriver à Melun. Là, nous prenons le train, l'express de 8 heures 30. Nous sommes à Dijon à 1 heure 26. Nous en repartons douze minutes après, et à 6 heures 10 minutes nous sommes en Suisse. Oh !

—ajouta-t-il, en riant franchement,—je suis très ferré sur l'indicateur. Je l'ai tellement travaillé depuis huit jours.

—Que vous êtes bon,—murmura la jeune femme, comment vous remercier, mon cher sauveur ?

—En ne me remerciant pas... En vous laissant tout tranquillement sauver, ce qui est, comme vous le voyez, l'affaire la plus simple.

Il dit encore, comme s'il exposait la chose la plus naturelle du monde :

—Mon Dieu ! j'avais bien songé, pour vous conduire en Suisse, à commander un train spécial... mais j'ai craint d'éveiller les soupçons. Je crois qu'il est beaucoup plus sage de prendre le parti auquel je me suis arrêté :

—Et vous croyez qu'à la frontière,—demanda Marcelle dont les craintes s'avivaient... —

—Je crois qu'à la frontière, je suis même certain que nous aurons libre manœuvre et que l'on nous laissera passer avec tous les égards qui nous sont dus... Mais songez donc qu'il faut que le préfet du département du Cher soit prévenu, qu'il télégraphie à Paris, qu'à Paris on fasse jouer alors, mais seulement alors, le télégraphe... Vous êtes en sûreté... je vous en donne ma parole d'honneur. Croyez-moi, la police a autre chose à faire que de s'occuper d'une jeune femme que l'on délivre.

Tout se passa de point en point ainsi qu'il avait annoncé Stroganof.

A Dijon, un autre domestique, toujours en livrée sombre, conduisit cette fois Fédor et sa compagne voilée jusqu'à leur compartiment réservé.

—Là,—fit le jeune homme, une fois Marcelle installée dans son coin, et dès que le train se mit en marche.—Là... vous devez mourir de faim.

Aussi ai-je commandé un en-cas qui se trouve dans le filet, et nous allons dîner, sinon confortablement, du moins suffisamment, vous verrez bien.

Et, d'un panier volumineux, Fédor sortit le plus délicat des ambigus.

Et il mangea de grand appétit, maintenant que son inquiétude s'était envolée.

Marcelle aussi, du reste ; la confiance de son compagnon la gagnait.

Alors ils parlèrent, et ce fut, naturellement, la scène du sauvetage qui fit les frais de la conversation.

Et Fédor retraçait si drôlement le bain de l'aimable Henriette que la jeune femme laissa échapper un franc éclat de rire.

La glace était rompue.

—Et Porthos ?... —demanda-t-elle.

Le brave Porthos qui a admirablement joué son rôle, convenez en, est confié aux soins de Jules Raisin... Jules Raisin file à travers champs et va prendre un train se dirigeant sur Bourges.

Là il se rendra à Paris, toujours avec Porthos, et il sera largement récompensé de ses services et de ses peines... Ce n'est que justice.

—Alors, je reverrai Porthos ?... —

Fédor releva brusquement la tête et ne répondit pas immédiatement à cette demande de sa compagne.

A la dérobée, il la regarda, puis il finit par lui dire :

—Mais certainement vous reverrez Porthos. Je vous le donnerai même, pour peu que vous en exprimiez le désir. Lui vivant, le noble animal, personne ne vous approchera sans votre consentement, vous pouvez en être certaine... —

Et il ajouta avec une gaieté forcée qui expira sur ses lèvres :

—Porthos, pour vous défendre, me remplacera parfaitement quand je ne serai plus à vos côtés.

—Quand il ne serait plus là ! Ces paroles résonnèrent douloureusement dans le cœur de Marcelle.

Oui, évidemment, il s'était dévoué jusqu'au bout avec une générosité chevaleresque... Mais elle ne pouvait avoir la prétention d'accaparer et d'absorber sa vie... Il avait ses habitudes, ses devoirs, ses plaisirs, ses amours.

Et sa joie s'éteignit tout d'un coup et elle tomba dans une profonde tristesse.

Alors, comme elle cherchait à se recueillir, à mettre ses idées en ordre, elle feignit de dormir et Fédor respecta son sommeil sans de nouveau lui adresser la parole.

Le jour apparut ; on approchait de la frontière.

Comme l'avait annoncé Fédor, elle fut franchie sans accident.

Cette fois après avoir atteint la station de Vervier, après avoir mis le pied sur la terre de Suisse, Marcelle était définitivement sauvée, elle n'avait plus rien à craindre.

—Enfin ! lui dit Fédor en lui tendant la main pour descendre de wagon,—êtes vous complètement rassurée ?

Oui, elle l'était pleinement, et pourtant la tristesse engourdisait encore son âme.

A la gare, une calèche découverte, attelée de quatre chevaux de poste conduits en daumont, attendait devant la porte.

Elle était précédée d'un piqueur portant au bras les armes du comte.

—J'ai pensé,—dit il,—qu'après une nuit en chemin de fer, une légère promenade à l'air frais vous ferait grand bien. Si le froid matinal est trop vif, il y a des fourrures... Cela vous plaît-il ?

Où, tout lui plaisait, du moment qu'elle se trouvait avec lui.

Ce luxe princier la touchait peu.

Elle ne s'y arrêterait même pas par la pensée.

L'idée qu'elle allait bientôt quitter Fédor dominait désormais son âme.

Ils partirent et alors un admirable paysage se déroula devant les yeux.

La calèche traversa bientôt le Valtravers, suivant le cours verdoyant de la Reuse.

Dans le fond, sortant d'un brouillard doré, apparaissaient les eaux bleues du lac de Neuchâtel.

—Dans deux petites heures,—fit Fédor,—nous serons arrivés.

—Arrivés où ?—demanda Marcelle pour la première fois.

—Ah ! vous devenez enfin curieuse... J'ai ici, tout près de Landeron, entre le lac de Neuchâtel et celui de Bienné, une villa sur les bords de ce dernier.

Vous allez être, je l'espère du moins, très bien là pour vous reposer et me dire ce que... vous comptez faire. Vous serez chez vous, complètement libre, maîtresse de vous même, trop heureux que vous veuillez bien me faire l'honneur et la grâce d'accepter mon hospitalité. Landeron, comme toute la Suisse, est assez triste en cette saison. Mais... —

—Mais peu m'importent les baigneurs et les touristes,—interrompit la jeune femme en souriant avec mélancolie.

—Je veux dire que la villa d'Heyrback, elle s'appelle ainsi, ne vous semblera pas d'une gaieté folle.

—Ce sera le paradis... —

Et elle s'empressa d'ajouter :

—Songez donc à l'enfer d'où je sors... —

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTO RAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours et si fréquemment, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'estomac et des intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

—Un Canadien Français, M. A. Lemay, de Troy, a été nommé consul des Etats-Unis, à Owen Sound.

—Il y a en ce moment 21 étudiants au collège canadien à Rome. On considère que ce nombre d'élèves est satisfaisant pour une maison d'éducation qui est ouverte depuis si peu de temps.

—L'autre jour, à Columbia (Missouri), un garçon de 17 ans épousait une fillette de 13 ans. On remarquait une poupée et un fusil de bois parmi les cadeaux de noces.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre. Il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

VALEUR SCIENTIFIQUE

Le Fer joue un rôle très important dans notre organisme ; on peut dire qu'il est l'agent de la santé générale de notre corps. L'idée de faire absorber du fer aux anémiques pour remplacer celui qui manque dans leur organisme est très logique, mais il faut le donner aux malades sous une forme telle qu'il puisse s'assimiler au sang.

Dans le *Vin au Quinquina Ferrugineux* du Docteur Morin, le Fer est tel qu'il existe dans le globe sanguin. Un des premiers effets de ce Vin est de déterminer, au bout de peu de jours, le retour de l'appétit, suivi bientôt de la reprise des forces ; enfin survient la recoloration du visage des lèvres, et des muqueuses en général. Ces symptômes favorables ont pour cause une modification interne de la plus haute valeur scientifique, et on peut constater dans tous les cas une augmentation continue et rapide des globules, ainsi que la recoloration progressive.

Le *Vin au Quinquina Ferrugineux* du Docteur Morin est vendu en gros par MM. E. Lefort & Cie, 338 rue St-Paul, Montréal, et en détail dans toutes les pharmacies.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Mario nette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C. D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Catherine.

MUNN & CO.
SCIENTIFIC AMERICAN
AGENCY for
PATENTS
A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.
Address **MUNN & CO.**
361 Broadway,
New York.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxions blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'amaigrissements et d'épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et réguliers.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples l'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entreprenant chimiste parisien à tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES son brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Cie des Poudres Orientales*.

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées *franc de port* et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales
BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, car aime d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qu'affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Lavière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend et partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Lavière, Manchester.

CATARRH

Le remède de Piso pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.
En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 cent. E. T. Haseltine, Warren, Pa., E. U. de l'A.

Colonne Carsley

ASSISTEZ

— A LA —

VENTE DE FEVRIER

Notre vente à bon marché à prix réduits sera continuée jusqu'à la fin de février.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

SECONDES PENSEES

Après avoir réfléchi une seconde fois, nous avons décidé de ne pas envoyer la balance des marchandises du bazar pour être vendues à l'encan comme nous avions l'intention de le faire, mais nous continuerons les vendre à moitié prix.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

REELLEMENT ! MOITIE PRIX !

Quand nous annonçons moitié prix cela veut dire que les marchandises sont vendues exactement à la moitié de leur valeur.

OU EN D'AUTRES TERMES

Pour chaque emplette de marchandises du bazar d'une piastre nous remettons cinquante centimes ou les déduisons de la facture.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

BAZAR ! BAZAR !

Toutes les marchandises laissées depuis le bazar de Noël sont placées sur des tables dans la chambre avoisinant le département de vêtements pour petits garçons et seront vendues à moitié prix.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

ETOFFES A ROBES A BON MARCHÉ

Notre assortiment d'étoffes à robes unies de couleur, est réduit à des prix variant de 8 1/2 à la verge.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

A PROPOS DE CETTE VENTE

Notre but spécial en continuant la vente à bon marché pendant un autre mois est d'écouler le surplus du stock que nous avons et de tenir nos employés occupés pendant la morte saison.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

IL NOUS FAUT DE L'ARGENT

En réponse à ceux qui disent que nous devons avoir grandement besoin d'argent, autrement nous ne vendrions pas à des prix si bas, nous dirons qu'il y a beaucoup de vérité dans cette remarque.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

764 1767, 1768, 1771, 1773, 1175, 1777. RUE NOTRE-DAME MONTREAL

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

NEUVIEME TIRAGE MENSUEL, LE 11 MARS 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. — Primers de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal

PIANOS I PIANOS I

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelsohn Pianos & Co. de Toron
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait état, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour avoir ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.

Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues
Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Église et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE

Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule

Haute-Ville Québec.

VENTE SPECIALE

-DE-

PIANOS DROITS ET CARRÉS

A PRIX REDUITS

- \$275 STEVENSON carré, 7 1/3 octaves bois de rose avec deux moulures pattes sculptées.
- \$260 SCHUELTZ & LUDOLFF carrés, 7 octaves, bois de rose, avec 2 moulures, pattes sculptées.
- \$250 MARSHALL carré, 7 octaves, bois de rose, 4 coins ronds, 2 moulures pattes sculptées.
- \$150 CRAIG droit, 7 octaves, bois de rose

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU
1637, rue Notre-Dame, Montréal.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

No 77, rue St-Jacques, Montréal

DISSOLUTION DE SOCIETE

La société existant sous le nom de CHAUSSÉ & MESNARD, architectes, no 77 rue St-Jacques, a été dissoute. M. J. Alcide Chausse annonce qu'il continue seul les affaires.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeaisons de toute sorte.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur récépissé au prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

ÉCOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.
E. LEFEUNTIN,
Artiste-peintre,
No 82, rue St-Jacques, Montréal

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS ET CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24: NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

LZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



REMEDE DU DR. SEY

Le GRAND REMEDE FRANCAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestins.

Le REMEDE DU Dr. SEY est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le REMEDE DU Dr. SEY peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,

1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE

Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 118, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

Librairie française

2524, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Province.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

TERRES GRATUITES

LA OU

CULTURE PAIE !!

Toutes informations contenues dans les intéressantes et nouvelles éditions des brochures de la Compagnie du Chemin de Fer Canadien du Pacifique qui viennent de paraître

Le Cultivateur du Nord-Ouest
Culture et Élevage
Témoignages de 100 colons
Succès des fermiers occidentaux
Colombie anglaise
Terres gratuites

Ces brochures forment une collection précieuse et contiennent un grand nombre d'informations aussi utiles qu'intéressantes, recueillies par des agents spéciaux qui ont parcouru toute la région, au sein d'un grand nombre de travaux de culture, etc, dans les prairies; aussi de nombreuses lettres de colons de la contrée, attestant les progrès accomplis à la fin de 1890, en même temps qu'une mappe dans chaque brochure. Ces exemplaires seront envoyés gratis à n'importe quelle adresse, sur demande faite à n'importe quel agent de la Compagnie du Pacifique, ou à

W. F. EGG,

Agent des pass, du dist., Montréal.

L. O. ARMSTRONG.

Agent de colonisation, Montréal.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle illustrée Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législation pour les fins de l'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'État en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'État de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

L. J. Forgue
J. E. Early

Commissionaire

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'État de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 MARS 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
500 PRIX DE 300 sont.	150,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAUX

99 PRIX DE \$100 sont.	99,000
99 PRIX DE \$100 sont.	99,000

1,131 prix se montant à . . . \$1,054,800

PRIX DES BILLETTS:

Billet complet, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquels nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLETTS et LISTES, DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ÉTAT.

Les autorités postales, cependant, continuent à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à une adresse.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'État de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'État de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'État de la Louisiane et une partie de la constitution de cet État n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'État de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'État soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'État de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

LIGNES SPECIALES

MARCHANDISES EN LAINE

Réduites pour notre Grande Vente à Réduction.

FASCINATEURS ! FASCINATEURS !

La balance de nos Fascinateurs en laine comprenant un assortiment complet de nuances.

REDUITS A MOITIE PRIX !

NUAGES ! NUAGES !

Un grand choix de nuances à "Jol" Nou- les offres à des prix qui devront en assurer une vente immédiate.

PRIX REDUITS DEPUIS 16c

VEenez VOIR NOTRE ASSORTIMENT

CHALES TRICOTES ! CHALES TRICOTES ! CHALES TRICOTES !

Nous désirons écouler la balance d'ici à la fin du mois, et nous les avons marquées à des prix excessivement bas.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triple-extraits culinaires concentrés de JONAS Huile d'astor en bouteilles de tous les grands us Montard-Fra çaise, Glycerine Col le forte, Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots Huile de Foie de Morue

Henri Jonas & Cie
10, rue de Breseles
Montreal

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle travaille toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour **P. & E. BURTON, DETROIT CHICAGO** et à trois villes dans les Etats de l'Ouest elle offre de s'avantages uniques et sans la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Demandant correspondances directes pour touchement de fer au rivaux seule route donnant des avantages pour

**Billsford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand Tronc, à Montreal où à notre représentant

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2848, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, et c., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la pia-tre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS, LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2848, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez



Le Johnston's Fluid Beef

est l'essence du bœuf dans une forme concentrée et se digérant facilement
ESSAYEZ-LE

**GUERISON PROMPTE
DES
REUMES ET DES BRONCHITES**

PAR LE
SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette*.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

90 DAYS TRIAL

DR. DYER'S VOLTAIC BELT

FOR MEN ONLY.

And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. The BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address

VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à La Librairie Ch. Delagrave, 14, rue Soufflot, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889: \$2,025,192.50
Sécurité pour les assurés: 1,857,266.40

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et privilégiées de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER NA PAS
D'EGALE POUR LES DOULEURS DES REINS
LAMIE DES DAMES

ARRAPAKO
BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE GEO TUCKER POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉPÔT CHEZ

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE & GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPÉPSIE. CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.
429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St Laurent.

Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

POUR
Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette

SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT

Il guérit les
Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorragies
Inflammations

Préparé seulement par la
POND'S EXTRACT CO.
78 Fifth Avenue
New York

PILULES DU DR WILLIAMS ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT un point un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, les fatigues excessives, les maladies mentales, la maladié des excès et les indigestions de toutes sortes ont éprouvé leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue, il corrige et régularise en même temps toute irrégularité et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), s'adressant, **THE Dr. WILLIAMS MED. CO.,** Brockville, Ont.